Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/labontededieu0000rppi

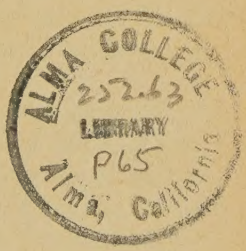
LA BONTÉ DE DIEU

R. P. PINARD DE LA BOULLAYE, S. J.

LA BONTÉ DE DIEU

Retraite Pascale

NOTRE-DAME DE PARIS, 1930



ÉDITIONS SPES

17, RUE SOUFFLOT, PARIS (V^e^)

1930

30186

Nihil obstat.
Paulus DUMONT.

Cum permissu Superiorum.
Aloisius BONDUELLE, S. J.

Imprimatur.
Lutetiae Parisiorum, die 22ª februarii 1930.
† Joannes, CARDINALIS VERDIER,
Archiep. Paris.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.
Copyright by Editions Spes, 1930.

LUNDI SAINT

La plus belle des perfections divines

Diligis omnia quae sunt et nihil odisti eorum quae fecisti.

Vous aimez tout ce qui existe et de ce que vous avez fait il n'est rien que vous n'aimiez.

Sagesse, XI, 25.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

L'ordre qui règne ici-bas est vraiment admirable. Chacun doit être pleinement satisfait de son sort. Tout va pour le mieux, dans le meilleur des mondes...

Que vous semble de ces formules ? Sans doute, qu'elles sont d'un mauvais plaisant ou d'un fou. Je le pense comme vous. Peut-être trouverait-on pour les adopter quelques rares individus, jouissant d'une santé parfaite, nantis de rentes assez abondantes pour être en mesure de satisfaire tous leurs désirs, servis par ce qu'on nomme une chance exceptionnelle, à condition qu'ils soient en outre assez égoïstes pour ne pas même apercevoir les maux dont se plaint l'immense majorité de leurs semblables. A coup sûr, l'humanité, dans son ensemble, est plutôt portée à penser : « Ce

monde est mauvais ! » Par milliers même, non seulement dans les classes nécessiteuses, plus éprouvées, mais dans chacune des autres, des voix osent dire : « S'il existait un dieu, les choses iraient-elles de la sorte ! »

En fait, et de tous temps, la souffrance s'est taillé large place sur notre terre. Des cataclysmes inopinés y font périr nombre d'innocents ; les crimes individuels sont fréquents ; à de brefs intervalles, ces périodes de violence que sont les guerres font couler le sang à flot et plus de larmes encore que de sang ; ceux qui succombent sur les champs de carnage sont souvent moins à plaindre que les survivants ; dans les périodes plus calmes, combien de fois, dans les entreprises de la politique, du commerce, de la finance, l'audace et la ruse ne triomphent-elles pas de l'honnêteté et du droit ? Oui, certainement, en présence d'épreuves que rien ne semble justifier et d'abus trop souvent impunis, le doute peut naître en bien des âmes : « Y a-t-il une providence ? »

Voici qui augmente l'angoisse et risque de décourager la foi : lorsque le fidèle implore l'assistance dont il a besoin pour obtenir la fin des adversités qui le désolent, parfois sa prière semble se perdre dans le vent, comme si le Souverain Juge, le Père céleste, recours suprême des affligés, était trop loin pour l'entendre ou restait indifférent à ces menus accidents. Après des instances réitérées, la maladie demeure, l'injustice se consomme ; en apparence, tout se passe comme s'il n'y avait personne dans les cieux !

Ces doutes, ces pensées de révolte, vos prêtres les comprennent, Messieurs. Permettez-moi d'a-

jouter même : ils les comprennent mieux que n'importe qui, parce qu'il leur est donné de pénétrer jusqu'au fond des cœurs, d'y contempler souvent des vertus splendides, ignorées de la foule, et de sentir pour autant de façon plus vive, à en juger du moins selon les vues humaines, ce qu'il y a de déconcertant, voire de scandaleux, dans la répartition des biens et des maux, des succès et des épreuves, entre les justes et les pécheurs.

Je tiens à vous le dire, car si je ne prenais cette précaution, les pensées que je songe à vous exposer, ce soir, pourraient vous faire l'effet d'une provocation. Je vais en effet exalter la bonté du Très-Haut et raisonner sur ses perfections sans prêter, pour l'instant, aucune attention aux récriminations que lui adressent, autour de nous, un si grand nombre de gens aigris par la souffrance. Il le faut, parce que c'est en étudiant les principes, en remontant jusqu'aux vérités premières, qu'on voit clair et qu'on juge sainement ; mais, après ce que j'ai dit, je l'espère, vous ne pourrez vous méprendre sur ma pensée : le monde où nous vivons, je le connais comme vous. Veuillez me faire crédit, mes chers auditeurs ; plus tard, nous reviendrons aux objections qui vous troublent.

Commençons aujourd'hui par élucider les trois questions que nous pouvons caractériser par ces trois mots : *existence, mesure, rôle* de la bonté en Dieu.

I. EXISTENCE DE LA BONTÉ EN DIEU

Tout artiste s'exprime lui-même dans son œuvre. Pour savoir si Dieu possède la bonté, il nous suffit donc d'examiner son œuvre à lui : l'homme.

Hélas, si nous en croyons tel philosophe, l'homme serait uniquement doué d'un égoïsme sauvage ; ce serait un loup pour ses semblables : *homo homini lupus !* Heureusement, la réalité est tout autre. La bonté est si naturelle à notre espèce, que nul d'entre nous, peut-on dire, n'en est absolument dépourvu, au point de ne témoigner jamais ni commisération, ni prévenances envers aucun de ses parents et de ses compagnons habituels. Dans toutes les classes de la société, elle s'affirme par des actes que sont obligés d'admirer et de louer ceux même qui se sentent incapables de les imiter. Elle se révèle surtout dans l'affection qui incline l'un vers l'autre l'époux et l'épouse, et dans celle qui les penche l'un et l'autre sur le fruit fragile de leur union : l'enfant. Chez les mères en particulier, quelle inlassable délicatesse ! Quel dévouement ! Il semble qu'elles ne puissent ni considérer leurs fils autrement que comme leur propre chair, ni cesser de se dépenser, de se sacrifier pour eux, après avoir risqué leur vie pour les mettre au monde. Quand les pères, outrés par certaines fautes, se refusent à pardonner, elles reçoivent encore les coupables dans leurs bras. « Mon petit, mon pauvre petit, leur disent-elles comme par le passé, aie confiance ! Je ne t'abandonnerai pas ! »

Ces cœurs humains, c'est Dieu qui les a façon-

nés. Déjà, par conséquent, nous sommes en droit de conclure : en Dieu aussi la bonté réside ; il la possède au moins à ce degré de perfection que réalisent les créatures les plus fidèles à suivre les inclinations les plus saines de leur nature ; bien plus, comme la lumière est toujours plus vive dans sa source que dans ses reflets lointains, comme le Créateur n'a pu s'exprimer tout entier dans les êtres chétifs que nous sommes, il faut dire que la bonté, en Dieu, dépasse tout ce que nous pouvons en connaître ici-bas.

Si vous le voulez, approfondissons cette première preuve, en analysant le jeu, l'activité de nos cœurs.

Ce qui nous incline à la bonté, c'est, tout d'abord, l'intelligence du bien à faire : parce que nous jouissons de certains avantages, santé, confort, richesse, nous comprenons l'infortune de ceux qui en sont privés ; nous nous sentons dès lors portés à la pitié. Ce qui nous incline à la bonté, c'est, ensuite, l'estime que nous inspire la bienfaisance, la beauté que nous reconnaissons à cet acte par lequel, au lieu de nous fermer sur nous-mêmes, comme si nos seuls intérêts pouvaient limiter nos ambitions, nous nous préoccupons d'autrui et nous donnons de nos biens, de notre peine, de notre affection, comme des riches, qui peuvent répandre à discrétion leur superflu. Ce qui nous incline à la bonté, enfin, c'est que nous nous sentons unis à ceux qui souffrent par une sorte de parenté : tous les hommes ont même nature ; à cet égard tous sont égaux, tous frères.

Eh bien, Messieurs, déjà vous entrevoyez que

ces trois raisons, de façon bien plus énergique, doivent solliciter le cœur de Dieu.

Infini, c'est-à-dire possédant la plénitude de l'être et du bonheur, sans pouvoir désirer une satisfaction qui lui manque, parce qu'il les possède toutes, avec surabondance, de toute éternité, comment ne comprendrait-il pas la pauvreté lamentable des créatures, la multiplicité et l'immensité des jouissances dont elles sont privées ? La souffrance est le lot commun de la plupart. Leurs instants de félicité sont rares, très courts, et cette félicité n'est que misère auprès de la sienne. Quelle pitié doit le saisir, quand il les considère, infiniment plus poignante que celle de l'homme en présence du ver de terre, dont l'existence mérite à peine le nom de vie et dont la suprême jouissance est peut-être l'humidité d'une goutte d'eau !

Par ailleurs, comment Dieu n'estimerait-il pas la beauté souveraine de cette vertu qui consiste à s'oublier soi-même pour soulager autrui, à mettre sa propre joie à faire des heureux ! L'égoïsme qui rend aveugle à tout ce qui n'assure pas un profit personnel, il ne peut que le haïr. S'oublier, c'est-à-dire ne point travailler pour son propre avantage, mais il le peut comme nul autre, puisqu'il ne connaît aucune des indigences qui arrêtent en nous la générosité : de besoins, il n'en a pas. La joie de faire des heureux, mais c'est la seule qu'il ne trouve pas formellement en lui-même, la seule par conséquent qu'il puisse rêver d'acquérir. Or, en un sens, tout le porte à la désirer, puisqu'il obtient par cet exercice de son activité la satisfaction d'agir noblement, le

plaisir de participer au bonheur qu'il procure, comme d'une extension du sien, par surcroît, une gloire incomparable, car tous ses obligés seront contraints d'admirer la délicatesse, la pureté de sa charité et, s'il lui plaît, une splendeur de libéralité avec laquelle aucun autre être ne pourra jamais rivaliser, puisque aucun autre ne pourra, comme lui, donner et donner encore, sans s'appauvrir jamais. Donner, faire des heureux, nous l'expliquions tout à l'heure, c'est le privilège des riches. Donner sans compter, c'est un plaisir de roi. Donner à des myriades d'êtres, même sans aucun espoir de retour, fût-ce pour la seule beauté du geste, comment ne serait-ce pas le plaisir de Dieu !

La troisième condition, penserez-vous peut-être, ne se trouve pas réalisée. Entre l'homme et Dieu il y a plus de distance qu'entre nous et le ver de terre : il y a un infini !

Détrompez-vous, Messieurs. Les créatures sont rattachées à Dieu, leur auteur, par les liens les plus intimes. Comme il est leur modèle unique, leur prototype obligé, elles sont toutes, à des degrés divers, ses images. Avant même qu'elles soient, il est porté vers elles par un mouvement de complaisance, parce qu'elles sont des traductions possibles de ses propres perfections. De ces perfections le règne minéral ne présente qu'une ébauche grossière, le règne végétal et le règne animal que des imitations encore informes ; mais l'intelligence et la volonté humaines reproduisent une esquisse déjà plus ferme de son activité immanente, une image plus fidèle de son Verbe et de l'Esprit d'amour, fruits de son éternelle fécondité.

Dès qu'il a appelé les hommes à l'existence, le Créateur les aime en outre comme tout ouvrier l'œuvre de ses mains, comme tous parents leurs propres enfants. Etre père n'est-ce pas produire à son image des êtres doués d'intelligence et de liberté ? C'est là ce que fait Dieu. Sa paternité est même plus réelle, plus profonde que toute autre, puisqu'il a tiré toutes choses du néant, à l'origine des temps, et puisqu'il doit encore tirer du néant l'âme immortelle qu'il unit à chaque corps : chacun de ses enfants lui doit tout.

C'est donc avec raison que l'auteur du Livre de la Sagesse s'adresse à lui en ces termes : « Seigneur, vous aimez tout ce qui existe ; il n'est rien que vous n'aimiez de tout ce que vous avez fait, car, ce que vous n'auriez pas aimé, vous ne l'auriez pas fait[a]. » Dieu a créé par un premier mouvement de pitié et d'amour pour ce qui pouvait être et n'était rien encore. Il a créé, non pour faire ostentation de sa puissance et de sa sagesse. — A quoi bon ? Quel avantage réel peut lui revenir de notre admiration ? — Il s'est donné des fils, non pour avoir quelque jour l'occasion de les punir et de révéler par leurs tortures la force de son bras, — qui pourrait jamais en admettre la pensée ! — mais parce qu'il est riche, heureux et bon, et parce que sa bonté l'invitait à communiquer tous ses biens. Il s'est donné des fils, afin de pouvoir quelque jour les introduire tous, à moins qu'ils n'en viennent à refuser ses dons, en participation de son héritage, c'est-à-dire de cette félicité débordante dont il jouit lui-même depuis une éternité.

a. Sagesse, XI, 25-27.

Ainsi, nous avons commencé par dire : « Dieu doit posséder la bonté, puisqu'il a mis quelque bonté dans le cœur de l'homme, spécialement dans le cœur des pères et des mères. » Nous voici amenés à conclure : la bonté des pères et des mères elle-même ne peut nous donner qu'une idée affaiblie de celle de Dieu, puisque tout ce qui les incline à la tendresse et au dévouement se trouve réalisé en Lui à un degré suréminent. « Ne donnez à personne sur terre le nom de père, a déclaré le Sauveur ; votre père unique [c'est-à-dire le seul qui mérite en toute rigueur ce nom] est celui que vous avez dans les cieux[b] ! » Non certes, il ne saurait être de père comparable à celui-là, non seulement par son incommensurable fécondité, mais par le désintéressement de son affection, par la générosité de ses desseins et, déjà vous pouvez le prévoir, par la constance de son dévouement, la délicatesse de ses procédés.

Dès lors, à bien des égards, ne pouvons-nous nommer la bonté la plus belle, la plus aimable des perfections divines ? Dans cet abîme de majesté, l'Eternel, elle nous fait entrevoir ce qui nous séduit le plus sur terre, la douceur, l'affabilité, la tendresse, dans ce prodige de puissance une faiblesse, une faiblesse qui le rend sensible, vulnérable à tous nos maux, comme le sont les cœurs des pères à toute épreuve qui atteint leurs enfants, une faiblesse qui fait notre force, puisque, si misérables que nous soyons, ou plutôt à proportion de notre misère, nous pouvons l'apitoyer sur notre sort, uniquement en lui criant : « Je souffre ; j'ai recours à vous, parce que vous êtes bon !

b. Matthieu, XXIII, 9.

Dans tout cet univers, il ne saurait être pour vous d'étranger, puisque toutes les créatures sont l'œuvre de vos mains. D'ennemis même, il n'en saurait être, puisque les plus coupables demeurent encore vos enfants ; partant, la sanction plus rigoureuse qu'appellent leurs crimes ne peut qu'effrayer davantage votre bonté. Père, parce que je suis criminel, sauvez-moi ! »

II. LA MESURE DE LA BONTÉ DIVINE

Ces dernières paroles, Messieurs, font surgir sans doute dans vos esprits un grave problème. Est-il vrai qu'on puisse toujours faire appel au cœur de Dieu ? De la bonté divine quelle est au juste la mesure ?

Arrêtons-nous quelques instants à examiner cette question.

La mesure de la bonté divine ! Mais, si nous considérons cette vertu en elle-même, la solution est des plus simples. Nous acquérons, nous, les vertus par l'exercice ; en Dieu elles se trouvent par la loi de sa nature, essentiellement nécessairement. En nous, elles sont plus ou moins accentuées ; en lui elles sont toutes égales. Il est donc impossible d'imaginer en lui, — veuillez me passer cette comparaison familière, — un bras normalement développé, la toute-puissance, et un bras embryonnaire, celui de la miséricorde ou de la bonté. Tout ce qu'il est, il l'est dans la simplicité d'une perfection unique qui contient toutes les autres : l'infinité. Puissance, intelligence, sagesse, prudence, sainteté, bonté sont donc, sans distinction aucune, infinies. La raison nous le

prouve à l'évidence : s'il y avait dans l'Éternel, sous un rapport quelconque, du plus et du moins, une limitation, une imperfection quelconque, il ne serait pas l'Être qui sous tous rapports s'oppose au non-être, l'Être nécessaire, l'Absolu.

Que cela est vite dit, Messieurs ! Mais, si nous réfléchissons, quel effroi doit nous saisir, d'autre part quel ravissement ! Un gouffre quelque peu profond, une montagne gigantesque, un espace incommensurable comme les profondeurs des cieux, éveillent en nous une impression de terreur ; or, voici sous nos yeux la puissance infinie ! Une intelligence, une sainteté exceptionnelles nous font de même sentir notre petitesse et nous confondent. Or, voici la sagesse et la sainteté infinies ! Par contre, un vague reflet de beauté ou de bonté, dans les créatures, suffit à nous faire tressaillir ; quelque peu prononcées, ces deux qualités nous subjuguent ; littéralement, elles nous prennent le cœur. Or, voici la beauté et la bonté infinies ! Comprenez-vous cela ? Un être qui n'est pas seulement bon, comme par une partie de sa substance, mais dont toute la substance est affection, délicatesse, tendresse ! Un être qui est tout cela, non seulement de manière à interdire toute comparaison, mais de manière à défier toute mesure, si bien qu'après s'y être vainement essayé durant des jours, des mois, des années même, l'esprit s'arrête convaincu que ses efforts prolongés pendant l'infinité des temps ne pourraient aboutir à évaluer les dimensions de cet océan ! Un océan de bonté, en d'autres termes une immensité dont chaque parcelle, si l'on peut dire, est une nouvelle raison d'aimer !

O Dieu, voilà ce que vous êtes ! Voilà ce qui jette vos saints dans l'extase et leur fait dire : « Quand bien même, de ce foyer, aucun rayon ne devrait jamais parvenir jusqu'à moi, je veux aimer, à me rompre le cœur, Celui en qui j'ai découvert l'infini de la bonté. Ne disposant que d'une chose et pour un temps très court, ma liberté, je la lui livre en hommage, tout de suite, tout entière, pour toujours ! Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. Que voulez-vous de moi ? »

Vous l'avouerez, Messieurs, aucune résolution n'est plus raisonnable. Dès lors, il est inutile de chercher d'où vient la générosité des saints : elle vient de ce qu'ils réfléchissent, de ce qu'ils méditent. Mais, hélas, pour tant d'hommes qui ne réfléchissent pas, la bonté de Dieu n'est qu'un mot ; les seules réalités appréciables sont les satisfactions immédiates que leur offrent les créatures. Leur jugement s'obscurcit. S'ils retiennent quelque vague souvenir de la bonté divine, il n'est pas rare qu'ils s'en autorisent pour s'abandonner plus librement à leurs caprices. O diversité des tempéraments ! Lorsque nous prêchons la bonté infinie, les âmes délicates, que la seule crainte des châtiments ne suffirait peut-être pas à émouvoir, concluent : « Puisque Dieu est si bon, aimons-le donc ! Servons-le ! » et les autres : « Puisque Dieu est si bon, nous pouvons en prendre à notre aise, car, de deux choses l'une, ou bien il ne pourra se résoudre à proscrire le mal avec rigueur ou, l'ayant proscrit, il ne pourra se décider à sévir ! »

— Non, Messieurs ; non ! Précisément parce que la bonté divine est infinie, dès lors perfection

pure, perfection sous tous rapports, elle est ordonnée, donc soumise, dans son exercice, à certaines obligations, en ce sens à certaines restrictions.

Veuillez le comprendre, je vous en conjure !

La puissance du Très-Haut est infinie elle aussi. Cependant, vous en conviendrez, Dieu ne peut agir uniquement pour faire étalage de sa force, comme un bateleur, ni rien accomplir que sa sagesse ne puisse approuver. En ce sens, sa puissance est limitée.

Son intelligence est infinie ; mais concevez-vous qu'elle puisse se complaire en d'ingénieuses inutilités ou se permettre ce qui serait ruse déshonnête ? Non certes ! En ce sens donc, cette perfection est réglée, limitée, dans son activité, par la sagesse et la prudence.

De même manière, Messieurs, la bonté de Dieu est soumise à sa sainteté. Dès que celle-ci a parlé, l'autre se tait. Placez sur un fer incandescent une goutte d'eau ; en une seconde, elle est volatilisée. Jetez sur l'immense brasier du soleil les eaux réunies de toutes les mers ; en une seconde, elles seront réduites en vapeur et dissipées. Eh bien, il serait certes plus aisé d'amalgamer ensemble l'eau et le feu, qu'il ne le serait d'associer à la Sainteté infinie la moindre tolérance du péché, d'unir dans le sein de cet Être qui est le Bien, l'Ordre par essence, le moindre désordre.

Entendez bien, Messieurs. Il n'est aucune excuse valable dont la plus élémentaire justice ne doive tenir compte, dont la bonté, par conséquent, à plus forte raison, ne doive s'appliquer à profiter. Au sein même de nos sociétés dites civilisées, chez combien d'individus l'intelligence est-elle

viciée, le sens moral presque oblitéré, le corps gangrené ! Que ces infortunés doivent bénéficier d'une souveraine indulgence, c'est donc chose incontestable. Mais que Dieu puisse tolérer le péché commis en pleine connaissance de cause, fermer les yeux sur des fautes formelles, comme un vieillard débonnaire sourit aux fredaines de la jeunesse, parce qu'il se souvient de ses faiblesses passées, c'est ce qu'aucun d'entre vous ne pourra jamais supposer. Le « dieu des bonnes gens », indulgent aux désordres que se passe même le monde select ou élégant, peut être le dieu des chansonniers et des viveurs ; c'est un dieu de type païen, tranchons le mot, une caricature de Dieu !

Concédons-le encore. Même à l'égard des plus coupables, parce qu'ils demeurent ses enfants, le Dieu de toute bonté doit se sentir porté à la pitié ; il doit par conséquent travailler à les amener au repentir. Oui, assurément. Qu'il doive par contre, en prévenant des morts subites, en prolongeant la vie, en ménageant au moins aux derniers instants l'assistance d'un prêtre, en écartant les suppôts de l'enfer qui veillent sur les moribonds, qu'il doive, par des miracles en somme, assurer toujours la conversion des pécheurs, qui osera l'affirmer, si vraiment il est capable de réfléchir ? Ce serait dire que la malice de l'homme, à proportion même de ses excès, peut contraindre la bonté à octroyer des grâces plus libérales, bien que plus imméritées. En pareil cas, Dieu, l'Être absolu, à qui revient de plein droit l'indépendance, se trouverait dépendre en fait de sa créature : la Toute-Sagesse, l'Absolu serait conditionné dans

son action par le péché : c'est une contradiction [c] !

Comme il est possible, malgré tout, que des insensés escomptent de tels miracles, la Bonté infinie doit s'efforcer de prévenir leurs illusions. Dès lors, elle doit, entendez-bien, Messieurs, elle doit avertir, en termes clairs, à coups réitérés, que Dieu châtie, qu'il le fait terriblement, que l'heure de la mort et du jugement est incertaine, qu'il est donc indispensable d'être toujours prêt. Elle le fait, vous le savez bien, par la voix de la conscience; elle l'a fait, par les lèvres du très doux Jésus, avec une insistance étonnante qu'explique précisément la délicatesse de son cœur.

Bien plus, Messieurs, parce qu'elle se sait impuissante à lier la Sainteté et la Justice du Très-Haut, la bonté doit supplier l'une et l'autre de prouver au moins par des exemples irrécusables, voire terrifiants, que ses avertissements sont à prendre au sérieux, qu'on meurt à tout âge, qu'on meurt à l'improviste, qu'on meurt parfois dans l'acte même du péché, qu'on peut mourir, selon toutes les apparences, de la mort des damnés, fût-ce après avoir été, comme Judas, l'un des douze apôtres et bien qu'on ait, comme le mauvais larron, Jésus lui-même à côté de soi ! Ces exemples nous ont été ménagés.

Ne dites pas, je vous prie : « Ce sont là des coups de la Justice ! » Evidemment, la Justice y a sa part, mais aussi la Bonté, car voici son calcul : normalement ces morts effrayantes, ces cas évidents d'impénitence doivent dissiper des illusions,

c. Sur ce sujet et sur les difficultés de même ordre, voir saint Jean Damascène, *De fide orthodoxa*, l. IV, c. xxi, édit. Migne, *Patrologie gréco-latine*, t. XCIV, col. 1197; *Contra Mani chaeos*, n. 70, 72, *ibid.*, col. 1568 sq.; 1572.

des présomptions folles et décider bien des âmes à ne point jouer avec le feu; ils doivent donc assurer le salut d'un grand nombre et, par là même, épargner à Dieu la nécessité de punir. Si ce calcul échouait, il pourrait du moins se rendre ce témoignage : « Qu'aurais-je dû faire [pour sauver ceux que j'aime] que je n'aie pas fait [d] ! »

III. LE ROLE DE LA BONTÉ : SA ROYAUTÉ

Obtenir des avertissements précis et fermes, au besoin des sanctions exemplaires, ce sont là sûrement les devoirs les plus douloureux de la Bonté. Elle en a d'autres infiniment plus consolants. Essayons donc, Messieurs, de comprendre son rôle de façon plus complète .

Puisque déjà nous l'avons fait, personnifions en quelque sorte chacune des perfections divines : Puissance, Sagesse, Justice, Sainteté. Voyons-les constituer toutes ensemble, comme des ministres à la cour d'un roi, le Grand Conseil de Dieu.

Voulez-vous que d'un mot je résume l'influence qui revient à la Bonté ? — C'est celle d'une reine.

Une reine ne possède pas l'autorité suprême. Elle doit rester subordonnée; il se peut donc qu'elle ait à se faire violence pour se conformer à des décisions qui la contristent, même lorsqu'elle ne peut les désapprouver; mais quelle n'est pas l'étendue de son pouvoir ? Ce qu'elle ne peut régler officiellement, que de fois elle l'obtient officieusement, avec d'autant plus d'aisance qu'elle est plus affectueuse et plus douce pour son époux et pour tous, plus aimable et plus aimée. Plus

d. *Isaïe*, v, 4.

affectueuse, plus douce, plus aimable et plus aimée, mais ce sont là, Messieurs, les caractéristiques de cette vertu que nous avons appelée, tour à tour, la plus belle des perfections divines, la faiblesse innée du Cœur de Dieu : la Bonté.

Chaque fois que la Sainteté et la Justice formulent une exigence absolue, nous l'avons dit, elle n'a qu'à se soumettre ; mais, ces cas exceptés, elle peut, en toute sûreté, user de son prestige pour faire prévaloir ses vues charitables. Qui pourrait lui résister ? L'orgueil ? La dureté ? La cupidité ? L'égoïsme ? Ils peuvent siéger à la cour d'un roi ; mais aucun d'eux n'est admis en présence du Très-Haut. Au contraire, chacune des perfections divines, parce qu'elle est idéalement pure, ne peut que subir la séduction de la Bonté. Dès lors, celle-ci est sûre d'être écoutée. Or, que de richesses à distribuer dans les trésors des cieux ? Quel champ immense ouvert à son activité ! N'est-ce pas à elle qu'il convient d'attribuer le premier dessein de la création, puisque les créatures seules en tirent profit, tandis que l'Éternel n'y peut rien gagner qui augmente ou sa félicité ou sa gloire substantielles : avant que les mondes fussent, rien ne lui manquait ; infini, il se suffit. L'univers une fois tiré du néant, que de misères à soulager parmi ces infortunés que blessent le jeu aveugle des forces naturelles, les injustices de leurs semblables, leurs propres maladresses, leurs propres fautes, fautes d'ailleurs occasionnées bien souvent par leur faiblesse plutôt que par leur malice ! Croyez-vous que, du haut des cieux, la Bonté puisse considérer ce spectacle sans être saisie de pitié, et qu'elle puisse demeurer inerte, sans travailler à faire par-

tager sa commisération ? Disposant à tout le moins du droit d'initiative, connaissant au mieux la séduction qu'elle exerce, elle asservit en quelque sorte à ses fins les autres perfections divines. Pour exécuter ses plans, elle trouve à sa disposition et la Sagesse féconde en inventions, délicate en ses procédés, et la Toute-Puissance qui se joue des difficultés et peut, au moins à titre exceptionnel, suspendre les lois de la nature. Ces collaborations elle peut les obtenir ; dès lors soyez sûrs qu'elle les utilise. Si vous en doutez, demandez, non pas aux pécheurs, juges détestables en l'espèce, car ils rêvent de joies illimitées ou malsaines, mais aux âmes fidèles, comment elle le fait, de combien de secours, de consolations elles font l'expérience quotidienne. J'ai vu, parmi les réfugiés de la guerre, sur un lit d'hôpital, telle pauvresse murmurer, quelques instants avant sa mort : « Ah ! Dieu est bien bon ! Il ne m'a jamais abandonnée ! » Jamais ? Mais tout lui manquait ! — Les ressources de la fortune, oui. L'assistance de sa famille, oui. Mais l'assistance de Dieu, non pas ! Et cette affligée tenait à le proclamer, avant d'aller recevoir la récompense de ses souffrances et de sa foi. Si vous doutez de cette assistance invisible et continuelle, interrogez surtout, Messieurs, la vie des saints. Des prodiges sans nombre vous feront voir comment la Toute-Puissance elle-même semble se mettre à leur service et agir, en quelque sorte, à leur discrétion.

Consolations, secours, miracles, est-ce bien tout ce que la Bonté est capable d'obtenir ? Faut-il dire que son pouvoir expire dès que la Justice et la Sainteté ont parlé ? — Non, Messieurs. Laissez-

moi vous la représenter plaidant elle-même sa cause.

« Vous demander, Seigneur, que vous adoucissiez la rigueur de vos lois, jusqu'à tolérer le péché, que vous arrêtiez indéfiniment les coups de votre colère, ou que vous suspendiez le cours de la nature, jusqu'à ce qu'il plaise aux coupables de se repentir, je n'y puis songer; mais, sans déroger à vos droits souverains, ne pouvez-vous, au lieu d'attendre les conversions, multiplier vos avances, les préparer, les provoquer. Au lieu d'exiger que le repentir soit parfait, ne pouvez-vous pardonner, dès qu'il est sincère ? Si vous réclamez tout ce qui vous est dû, encore que vous ne réclamiez rien de plus, vous donnez toute satisfaction à votre Justice, mais à moi, la fille chérie de votre cœur, vous n'avez encore rien concédé. De grâce, pardonnez à moindre frais !

« Puisque j'ai commencé, Seigneur, j'irai plus loin. S'il vous faut une réparation égale à la faute, ne pouvez-vous la payer vous-même en quelque manière et trouver quelque moyen d'expier à la place des prodigues ? Ah ne me dites pas que c'est là déchoir ! Les rayons de votre soleil sont-ils souillés parce qu'ils descendent jusqu'au plus profond des abîmes, parce qu'ils entrent en contact avec toutes les fanges ? Serez-vous souillé davantage, parce que vous vous pencherez sur le péché pour le réparer ? Vous abaisser d'une ligne par un motif de cupidité, ce serait une honte; mais vous déprendre de votre majesté par un motif de charité, quelle action plus digne de vous ! Ce que vous y gagnerez, ce sont des milliards d'êtres que vous avez créés pour le bonheur et

que vous seriez obligé de châtier, des milliards d'êtres qui sont vos enfants ! Ce que vous y gagnerez, c'est une gloire incomparable, celle que vous procurera l'éternelle reconnaissance des prodigues réconciliés. Si quelques-uns repoussaient votre pardon, c'est l'admiration enthousiaste de tous ceux qui comprendront quelque jour à quel point, même envers ces obstinés, vous avez porté la condescendance. Si nul ne devait profiter de vos prévenances, ce serait encore la joie et la gloire que vous concevriez vous-même d'avoir accompli ce que nul autre n'eût été capable de faire et de vous être montré plus vraiment père que tous les pères. Pour glorifier votre Puissance et votre Justice, vous avez semé des merveilles à travers les espaces ; mais il ne vous en a rien coûté : vous avez dit et tout a été fait. Par amour pour moi, réalisez des prodiges infiniment plus beaux : pardonnez, transigez, abaissez-vous, autant que vous le pouvez sans renier votre Sainteté ! »

Notez-le bien, Messieurs, nous saurions seulement que l'Infini est infini en bonté comme en puissance, déjà nous serions en droit de conclure : ce plaidoyer, à coup sûr, une voix a dû le faire entendre au Grand Conseil de Dieu, et cette voix, il est impossible que, d'une manière ou d'une autre, elle n'ait pas obtenu satisfaction. Nous l'avons expliqué : Dieu était trop faible pour ne pas céder. Mais, ce que l'infime parcelle de bonté déposée par le Créateur lui-même au fond de nos cœurs nous autorise à conjecturer, voire à affirmer, l'histoire nous le montre réalisé. Les mystères de l'Incarnation et de la Passion, les

mystères des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, notamment, ne sont rien d'autre que la réponse de l'Eternel à la requête suppliante que je viens de résumer. Qui les envisage d'un autre point de vue, comme le rationalisme, n'y peut rien comprendre; mais ils s'éclairent, dès qu'on les considère comme des prodiges de charité. Ils sont vraisemblables, parce qu'ils révèlent cette mesure invraisemblable de bonté qui devait ravir le Cœur de Dieu, comme elle provoquera, durant les siècles des siècles, la jubilation et l'extase de tous les élus.

CONCLUSION

Ces quelques réflexions, Messieurs, suffiront à notre premier entretien.

Elles nous ont amené à reconnaître, dans la majesté terrifiante du Tout-Puissant, quelque chose capable de s'attendrir, de s'apitoyer, en ce sens une faiblesse, mais une faiblesse si noble, si attachante, que nous pouvons saluer en elle la plus belle des perfections divines. Infinie, comme chacune des autres, elle est cependant soumise au contrôle de la Sagesse et de la Sainteté; c'est de toute évidence. Toutefois, sous cette réserve, elle joue le rôle d'une reine. Ne m'accusez pas d'exagérer, Messieurs. La bonté se distingue par ce trait, même parmi nous: une personne vraiment bonne se montre telle partout et toujours, aussi souvent que le devoir le lui permet. Essentiellement subordonnée à la raison, la bonté, à d'autres égards, est une vertu dominatrice; elle incline à ses fins l'activité entière du cœur où elle s'est établie.

Voilà Dieu, le « Bon Dieu » !

Est-ce ainsi que se le représentent les pécheurs ? Ecoutez-les, Messieurs, parler de lui comme d'un maître dur, uniquement soucieux de commander, de défendre et de châtier. *Durus es*[e] ! De fait, exclusivement attentifs à suivre leurs convoitises, incapables de se refuser aucune jouissance, si dégradante qu'elle soit, peuvent-ils le considérer autrement que comme un gêneur ? Mais leurs propos suffisent à les convaincre de folie. *De ore tuo te judico, serve nequam*[f]. Si Dieu est un maître dur, il conviendrait de le servir, ne fût-ce que par crainte, avec la dernière fidélité. Qui donc en effet pourrait jamais échapper à la rigueur de sa justice ? Il remplit les espaces. Il domine tous les temps. Le lieu où nous rendrons notre dernier soupir, nous ne le connaissons pas encore ; lui le connaît ; d'avance, il nous y attend.

Le pécheur le sait. Impuissant à éviter cette main vengeresse qui atteint d'une extrémité du monde à l'autre, il cherche du moins à endormir ses propres craintes et à faire la nuit dans son âme. Enfantillage ! Au plus intime de son âme Dieu réside, prêt à l'inonder de sa lumière à l'heure qu'Il a choisie !

Fuir Dieu, ou le tromper, qui le pourra jamais ?

Eh bien, Messieurs, quand un criminel, après avoir longtemps dépisté les policiers qui le recherchent, se sent serré de près et ne voit plus aucune issue, il n'a plus qu'à s'arrêter, à se laisser prendre, à se résigner à son sort : l'heure de la justice a sonné ; pour lui, tout est fini. Quand un enfant

e. Matthieu, XXV, 24; *Luc*, XIX, 21.
f. Luc, XIX, 22.

poursuivi par son père est sur le point d'être rejoint, il lui reste au contraire une ressource : se retourner et faire appel à son cœur. Laissez-moi traduire par cette image une pensée sublime de saint Augustin. « Echapper à Dieu, dit ce docteur, c'est impossibilité pure; *prorsus non est quo fugias!* Contre sa colère, vous ne pouvez trouver d'abri que dans sa miséricorde : *non est quo fugias a Deo irato, nisi ad Deum placatum.* Vous voulez fuir loin de lui ? Fuyez vers lui. *Vis fugere ab ipso ? Fuge ad ipsum*[g] *!* » Cela ne peut signifier : au moment de la mort et du jugement, criez d'un suprême effort : « Ne frappez pas ! Je suis votre enfant ! » Il serait trop tard ! Mais, dès l'instant où vous reconnaissez vos torts et votre impuissance à lutter contre Dieu, changez d'attitude ! Dans le maître qui vous commande voyez un père ! Comprenez qu'il n'est pas une faute qu'il ne soit prêt à pardonner, si vous la regrettez, — pas un secours nécessaire à votre redressement qu'il puisse vous refuser, si vous le lui demandez, — pas une souffrance qu'il ne se charge de consoler, si vous faites appel à sa tendresse. Prenez la résolution d'agir désormais en fils, et confiez-vous à sa bonté ! *Fuge ad ipsum !*

La première condition, c'est de bien la connaître. C'est à quoi, ce soir, j'ai voulu vous aider.

g. S. Augustin, *In Psalmum* LXXIV, n. 9, édit. Migne, t. XXXVI, col. 952-953.

MARDI SAINT

La bonté de Dieu et la souffrance

Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus ?

Si, de la main de Dieu, nous avons reçu les biens, pourquoi ne recevrions-nous pas les maux?

Job, II, 10.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

On rit, on s'amuse beaucoup à Paris; on y pleure aussi.

Supposez, je vous prie, qu'on puisse réunir toutes les larmes versées, non seulement dans cette seule ville et dans l'espace d'une année, mais sur tous les points de la terre et depuis l'origine de l'humanité. Supposez qu'on puisse évaluer et représenter en larmes tant de souffrances qui, souvent, ne peuvent même se soulager en pleurant : tristesses mornes, rages contenues, désespoirs. Quelle nappe d'eau nous aurions devant nous !

Ne se pourrait-il que l'un ou l'autre d'entre vous, après avoir assisté à notre entretien d'hier, soit tenté de me dire : « Vous assez disserté dans l'abstrait ! Si vous avez quelque souci de la vérité, transportez votre chaire près de cette mer de lar-

mes. L'ayant bien sous les yeux, parlez-nous encore, si vous l'osez, de la bonté de Dieu ! »

Pourquoi refuserais-je, Messieurs ? Les pensées que je vous ai proposées ont-elles rien à craindre de cette épreuve ? J'accepte. Seulement, avant toute discussion, une rectification s'impose.

Est-il juste, en effet, de considérer notre Père des cieux comme responsable, sans distinction, de toutes les souffrances ?

Depuis Caïn jusqu'à nos jours, des millions et des millions de maux ont eu pour cause la jalousie, la cupidité, l'ambition des individus et des nations. Toutes ces passions, Dieu les a-t-il assez condamnées ? Le vol, l'homicide, la guerre, pouvait-il les proscrire de façon plus énergique ? En toute justice donc, il convient de retrancher de la masse toutes les larmes que ces crimes ont fait couler.

D'autres, à peu près aussi nombreuses, ont été déterminées par les législations adoptées, dans les divers Etats, au mépris des lois divines, à l'égard des populations vaincues et des classes nécessiteuses. Retranchez encore celles-là.

D'autres enfin ont été provoquées, chez les individus, par les excès de leurs vices ou simplement par leur imprudence, leur maladresse dans la conduite de leurs propres affaires. Elles aussi doivent être mises à part.

Vous le voyez : le niveau des eaux baisse singulièrement !

Pour autoriser une accusation contre Dieu, il ne reste que les deuils occasionnés soit par les coups de la mort, qui nous séparent les uns après les autres des êtres que nous avons aimés, soit par les

cataclysmes soudains de la nature, soit par les maladies, les épidémies et les famines contre lesquelles l'homme ne peut toujours se défendre. Celles-là, peut-on dire, Dieu les a voulues.

Si juste que soit ce départ, on peut toutefois objecter que Dieu avait prévu et qu'il a pourtant permis toutes les autres, alors que sa providence et sa toute-puissance lui permettaient de nous les épargner. Dès lors, pour certaines âmes à tout le moins, le scandale demeure : en présence de cette mer de larmes, pensent-elles, peut-on raisonnablement parler de la bonté du Créateur ?

— On le peut, Messieurs; on le doit; vous l'allez voir.

En quelques instants, nous ne pourrons évidemment épuiser un sujet si grave; mais, pour arriver à un jugement équitable, il nous suffira d'examiner, d'abord, pourquoi Dieu a permis la souffrance, — ensuite, comment il aide à la supporter, — finalement, comment il la rémunère.

Si vous approfondissez par la réflexion les trois séries de considérations que je vais vous proposer, je n'en doute guère, les récriminations qui se pressaient peut-être sur vos lèvres se changeront en actes d'amour.

I. POURQUOI DIEU A PERMIS LA SOUFFRANCE

Oui, certainement, Messieurs, comme sa science atteint l'avenir aussi bien que le présent, ce qui sera ou ce qui serait aussi bien que ce qui est, comme sa puissance est sans bornes, Dieu pouvait réaliser un monde d'où la souffrance eût été exclue. Il ne le pouvait toutefois qu'au prix de

miracles presque ininterrompus : miracles, pour nous épargner la mort, — miracles, pour nous éviter la gêne ou les maladies amenées par le jeu naturel des causes physiques, — miracles, pour prévenir les imprudences et les erreurs d'où naissent la plupart de nos insuccès et de nos déboires, — miracles, pour empêcher les excès et les fautes, dans la vie individuelle, dans la vie familiale et dans la vie sociale; toute faute, en effet, est un désordre et tout désordre entraîne avec lui son châtiment, comme le mauvais fonctionnement d'un organe dans un corps vivant ou d'une pièce dans une machine, détériore cet organe ou cette pièce et nuit à l'ensemble. En définitive, un tel monde n'eût pas été un monde, puisqu'il n'eût pas été régi par ses lois propres; l'homme n'eût pas été un homme, puisqu'il eût fallu lui enlever sa liberté ou la secourir, à chaque instant, par des interventions anormales.

A ces conditions, la terre n'eût connu ni tribulations, ni deuils, ni gémissements, ni larmes. Soit ! Dès lors, voilà bien un idéal propre à séduire des âmes sans énergie et des esprits puérils. Assurément ! Mais vous, Messieurs, vous, pensez-vous vraiment qu'un tel idéal pût satisfaire la sagesse et la bonté de Dieu ? Avouez-le ! Pas un seul d'entre vous sans doute ne pourrait s'en contenter pour ses enfants. Si vous avez des fils, les tenez-vous indéfiniment en lisières, de peur qu'ils ne fassent des faux pas ? Les retenez-vous indéfiniment dans la tiède atmosphère de leur chambre, de peur qu'ils ne prennent froid sur les grands chemins ? Ne souhaitez-vous pas, au contraire, dans leur intérêt, qu'ils connaissent les rigueurs de

la vie ? Ne leur faites-vous pas au besoin une douce violence, pour les contraindre à s'éloigner du toit familial : « Mon ami, tu passeras vraisemblablement par des heures bien dures ; mais c'est la fortune et la gloire, si tu réussis ; or tu peux réussir ; pars ; un jour tu me seras reconnaissant. » Au besoin, si leur mère veut leur prodiguer des soins trop assidus, au risque de les amollir, ou les retenir au foyer, ne les défendez-vous pas contre sa tendresse, parce que votre affection est plus éclairée, plus virile, et cette affection, somme toute, n'est-elle pas plus avantageuse à ceux que vous aimez ?

Eh bien, Messieurs, la bonté de Dieu est de même ordre. Dirigée par sa prudence et sa sagesse, elle ignore la sensiblerie : elle sait imposer la souffrance, précisément parce qu'elle nous veut plus de bien.

Laissons donc ce monde idéal dont nous parlions tout à l'heure et voyons quels avantages présente ce monde où l'on pleure, le nôtre.

Reconnaissons tout d'abord que Dieu nous honore grandement en respectant notre liberté. C'est par ce don royal qu'il nous a faits vraiment son image et que nous méritons d'être appelés, entre toutes les créatures, ses enfants. En nous abandonnant la détermination de nos actes, il nous traite comme des fils de famille à qui l'on peut faire crédit.

En maintenant telles quelles les lois de la nature, il laisse à notre liberté le stimulant qui lui est utile, le besoin, et le moyen de s'instruire, l'expérience. Insuccès et souffrances nous obligent en effet à réfléchir et, les mêmes causes ramenant

toujours les mêmes effets, la science est possible, avec la science le progrès, progrès d'autant plus glorieux qu'il est acquis par nos propres efforts.

Ce respect de Dieu pour la plus noble faculté de sa créature et ces dispositions grâce auxquelles il nous permet de nous former et de nous développer nous-mêmes nous manifestent déjà sa délicatesse et son affection. Nous pourrions toutefois hésiter à le remercier de pareils dons, si notre salut éternel s'en trouvait compromis; mais, au contraire, à bien des égards, il s'en trouve plutôt facilité.

Quelle est en effet, Messieurs, la plus dangereuse des tentations auxquelles nous soyons exposés ? Vous hésitez ? Mais la voici. Comme le voyageur confortablement installé dans un hôtel risque d'oublier le but de son voyage, il serait sûrement à craindre, si tout nous réussissait à souhait sur terre, que nous ne perdions de vue la grande, l'unique affaire qui doive nous préoccuper : l'autre vie. De vrai, ne vous êtes-vous jamais demandé, Messieurs, pourquoi tant de familles, en arrivant à l'opulence, abandonnent la pratique de la religion, voire celle de devoirs essentiels, au point de devenir subitement infécondes, — pourquoi, dans toutes les nations, les périodes de paix et de prospérité sont marquées par un relâchement notable des mœurs et par une baisse sensible de la piété, — pourquoi, aux mêmes époques, malgré l'abondance des secours surnaturels dont elle dispose, l'Eglise elle-même se corrompt ? La raison en est manifeste : qui peut satisfaire indifféremment tous ses désirs ne se refuse même pas les satisfactions qui lui sont interdites; qui trouve un bonheur

immédiat ne se soucie plus des récompenses d'outre-tombe. Dès lors, combien de gens seront damnés pour avoir été trop heureux ici-bas ! Combien seront sauvés, pour avoir beaucoup souffert ! La plus grande grâce que Dieu fasse aux privilégiés de ce monde, ce n'est donc nullement de leur avoir départi les richesses et les honneurs qu'on leur envie ; c'est de leur rappeler, par la mort de leurs proches, la vanité de ces biens passagers et de leur ménager au moins certaines épreuves qui troublent leur félicité. Heureux ceux qui pleurent !

La souffrance d'ailleurs n'est pas seulement un préservatif ; elle est en outre une occasion de mérite. Au service de Dieu, nous ne sommes pas engagés au mois ou à l'année, mais à la tâche ; plus notre lot de labeur sera difficile, plus magnifique par conséquent doit être notre salaire.

Imaginez maintenant un monde où nul n'aurait rien à souffrir. A moins d'un déluge de grâces, nous venons de le voir, la plupart y oublieraient Dieu. En tous cas, quelle récompense serions-nous en droit d'attendre ?

Supposez que succès, fortune, honneurs, sans jamais se tromper d'adresse, aillent toujours aux plus honnêtes, aux plus scrupuleux observateurs de leurs devoirs. La religion, vous pouvez en être certains, verrait centupler le nombre de ses dévots ; seulement elle deviendrait inévitablement une sorte de commerce : les trois quarts des gens, en fait, s'adonneraient à la vertu en raison des bénéfices qu'elle assure ; à ce niveau, les païens eux-mêmes sont capables de se hausser !

Meilleur, idéal, un monde régi par de telles lois !

Non vraiment, Messieurs. Les vertus les plus glorieuses à la fois à l'homme et à Dieu s'en trouveraient bannies : la foi qui croit à la bonté divine contre toute évidence sensible, l'espérance qui attend sa récompense sans en percevoir encore les gages, la charité qui se dépense sans recueillir des hommes autre chose que l'ingratitude, sans demander à Dieu autre chose que la joie de le servir.

Laissez-moi ajouter enfin, au nom de presque tous les saints : il manquerait à ce monde précisément ce qui fait l'effroi et le scandale des faibles, ce que ces âmes généreuses ont appelé de tous leurs vœux : la souffrance. « Seigneur, ont-elles dit à Dieu, Seigneur, lui disent-elles tous les jours, — car, de ces âmes, il en est autour de vous, parmi vous, plus que vous ne le soupçonnez peut-être — Seigneur, la preuve indubitable de l'amour, ce ne sont ni les soupirs, ni les mots doucereux ; c'est le sacrifice. Le temps passe ; la vie est courte ; bientôt commencera pour nous le bonheur sans fin et nous n'aurons rien accompli pour votre gloire ! Faites-nous l'honneur de nous demander quelque hommage qui nous coûte. Ou rappelez-nous près de vous, ou donnez-nous la consolation de souffrir ! »

Si vous n'osez formuler de telles prières, Messieurs, du moins acceptez les épreuves banales qui vous sont ménagées. Si vous ne pouvez les supporter sans vous plaindre, soit, gémissez, mais sans révolte, comme un bon fils devant son père. Durant son agonie, Jésus l'a fait ; vous le pouvez faire. « *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste*[a] ! » Mais rappelez-vous que la voix sup-

a. *Matthieu*, XXVI, 39.

pliante du Sauveur, elle aussi, a paru se perdre dans la nuit, non certes que le Père céleste y demeurât sourd, mais parce que sa tendresse voulait faire acheter à son Fils une gloire incomparable, un nom au-dessus de tous les noms [b]. Concevez, dès lors, qu'en dépit de vos prières et malgré la pitié qui émeut son cœur, Dieu puisse maintenir sur vos épaules la croix qui vous accable, précisément parce qu'il a plus d'ambition pour vous que vous n'en avez vous-mêmes.

II. COMMENT DIEU SOUTIENT DANS LES ÉPREUVES

Vous venez de le voir : Dieu permet la souffrance pour les mêmes raisons qui vous déterminent à imposer à vos fils certaines fatigues, tel traitement ou telle opération chirurgicale nécessaires à leur guérison, un exil momentané, une mission périlleuse. Il la veut, non pour elle-même, mais en raison des avantages qu'elle doit nous assurer. Votre décision prise, vous n'abandonnez pas vos enfants, comme on laisse un étranger se tirer d'affaire ; au contraire plus dure doit être l'épreuve, plus vous vous appliquez à les aider de vos conseils et de vos encouragements. Dieu agit de même ; — c'est la seconde considération qui doit retenir notre attention ; — il nous soutient constamment.

Dans cette tâche, il a sur vous, Messieurs, des avantages incomparables : sa science infinie lui révèle nos besoins, avant même que nous les lui exposions ; sa toute-puissance met à sa disposition des ressources illimitées pour nous secourir ; sa

b. *Aux Philippiens*, II, 6-11.

présence au plus intime de nos âmes lui permet d'intervenir, sans même que nous nous en doutions.

Parmi les grâces qu'il nous départ, si vous le voulez, bornons-nous à examiner ces trois catégories : les lumières, qui éclairent nos intelligences, les forces, qui virilisent nos volontés, les consolations, qui atteignent jusqu'à notre sensibilité.

Pour une large part, nos énergies dépendent des idées dont nous nourrissons notre esprit. L'athée qui croit le monde livré au hasard ou régi par des lois aveugles, logiquement, — un athée l'a confessé en toute franchise [c], — devrait aboutir au désespoir et au suicide. Le musulman, qui sait toutes choses réglées par les arrêts irrévocables d'Allah, se montre capable d'une résignation, parfois d'un héroïsme propres à faire rougir beaucoup d'entre nous. Or, la foi chrétienne nous fait entrevoir dans les cieux un père, le seul qui mérite en rigueur le nom de père, une bonté infinie, uniquement soucieuse de notre bien, engagée par des promesses solennelles à payer nos peines d'une récompense inouïe : la participation à la vie et au bonheur mêmes de Dieu ; elle nous montre son Fils, le Verbe, descendu sur terre pour nous donner l'exemple, s'engageant le premier sur la voie royale de la Croix et disant à chacun de nous : « Qui m'aime me suive ! » Ces vérités, Dieu les ramène sans cesse devant nos yeux, par la prédication extérieure ; il nous les rappelle, par sa lumière intérieure, surtout lorsque nous nous recueillons par la prière.

c. F. Le Dantec.

Vous êtes plus sensible au motif d'intérêt ? Les Juifs, montant à Jérusalem en pèlerinage, se soutenaient les uns les autres, en chantant : « *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi: in domum Domini ibimus!* La joie remplit mon âme. Nous allons vers le temple de Jahvé[d] ! » Tel lépreux, montrant à un missionnaire ses membres rongés par la maladie, disait, rayonnant de joie : « Entre Dieu et moi, il n'y a que cette muraille : ma chair. Elle tombe ! Bientôt, je le verrai ! » La grâce ne vous invite-t-elle pas à dire vous aussi : « Patience, patience ! Nous allons au ciel ! »

Vous êtes plus accessible à la générosité ? La grâce, en vous remettant en mémoire l'exemple de Jésus, ne vous sollicite-t-elle pas à gravir votre calvaire, comme Lui, avec Lui ? « Il a enduré pour toi mort et passion, et tu oses te plaindre, au lieu de saisir l'occasion de souffrir quelque peu pour lui prouver ton amour ? » Qui sommes-nous, Messieurs, si nous restons sourds à ces provocations ?

De telles lumières, à n'en pas douter, sont déjà des forces : mais, en outre, Dieu influe directement sur nos volontés. A la double condition que nous implorions son secours et que nous nous aidions nous-mêmes (en d'autres termes, que nous fassions effort, au lieu d'attendre follement que sa grâce veuille et opère à notre place), qu'il s'agisse d'une épreuve passagère, ou de ces maux prolongés qui lasseraient en quelque sorte la patience des anges, ou de la seule persévérance dans le bien en dépit de tentations obsédantes, il décuple nos énergies.

Mes chers auditeurs, ce ne sont pas là des phrases que je vous débite, des lieux communs

d. *Psaume*, CXXI, 1.

que je ressasse; ce sont des faits que je résume, des faits dont vos prêtres ont l'expérience presque quotidienne et qui leur font sentir, comme à travers un voile léger, la présence, l'action de Dieu.

Laissez-moi vous en citer un seul exemple.

Concevez-vous la douleur d'un père perdant coup sur coup trois petits êtres adorés? Louis Veuillot, à quelques semaines de distance, voit disparaître trois de ses petites filles. Mais il prie. Priant, il trouve la force d'écrire: « Aidez-moi à accepter la volonté de Dieu, je dis à l'accepter comme il faut, c'est-à-dire avec amour... Quand il m'ôterait tout, je ne cesserai pas de croire à sa miséricorde. » Il fait sienne la pensée de son épouse défunte: « Ne nous attristons pas de ce qui n'attriste pas Dieu[e]. » Soutenu par la grâce, il constate: « Quel miracle incomparable de sentir qu'on aime Dieu davantage, après qu'il a frappé d'une façon en apparence si cruelle[f]! »

Non, Messieurs, Dieu ne supprime pas toujours soit la tentation, soit la souffrance, pas plus que vous ne cédez vous-mêmes toujours aux plaintes de vos enfants; mais cet appui invisible qu'il ne refuse jamais, aux deux conditions que nous avons dites, rend possible ce qui serait impossible à notre faiblesse; cet appui réalise dans l'Eglise, chaque jour, des prodiges de patience et d'héroïsme infiniment plus beaux que tous les miracles extérieurs.

N'allez pas dire, je vous en conjure: « C'est affaire de tempérament! On naît patient ou em-

e. Correspondance de L. Veuillot, 9 vol., Paris, Lethielleux, 1885-1913, t. VI, lettres 26, 27, p. 38 sq.

f. E. Veuillot, *Louis Veuillot*, 4 vol., ibid., s. d., t. III c. II, p. 48; cf. pp. 46-56.

porté, comme on naît chaste ou voluptueux. » Non, Messieurs, non ! La pâte humaine, j'allais dire la boue humaine, est sensiblement la même en chacun de nous ; ce qui fait la différence, c'est que certaines âmes s'abandonnent, tandis que d'autres se raidissent et luttent ; c'est que les unes ne prient pas, tandis que les autres, en union constante avec Dieu par les sacrements et par la prière, reçoivent en elles comme un écoulement de son énergie infinie.

Souvent, Dieu fait plus encore. A la force il joint la consolation. Saint Paul disait : « Je surabonde de joie, au milieu de toutes nos tribulations[g]... Je me plais dans les infirmités, dans les outrages, dans la pénurie, dans les persécutions, dans les angoisses, à cause du Christ, car quand je suis faible, [comptant sur Dieu seul], c'est alors que je suis fort[h] ! » A sa voix font écho les Bernard, les Xavier, les Thérèse d'Avila, les Marguerite-Marie, des centaines d'autres et vous pourriez entendre certains d'entre eux supplier le ciel de modérer ces joies, pour qu'ils puissent les supporter. Les modérer ! Non pas ! Il fallait qu'elles leur fussent données, pour eux d'abord, en raison des fatigues et des épreuves surhumaines qui leur étaient imposées, parce que la nature commune serait incapable de pareils héroïsmes, si elle ne trouvait dans les faveurs célestes un regain d'endurance et de vaillance ; il le fallait pour nous ensuite, parce qu'il importait de prouver que Dieu ne peut se laisser vaincre en générosité et qu'il tient en conséquence, dès cette vi à com-

g. II *Corinthiens*, VII, **4**.
h. II *Corinthiens*, XII, **10**.

bler de ses grâces ceux qui ne refusent aucune souffrance pour son amour.

Voilà, Messieurs, comment Dieu soutient ceux qu'il éprouve. Eût-il permis qu'ils fussent jetés dans une fournaise, comme les trois adolescents de Babylone, il leur fait au besoin goûter de telles délices, qu'ils chantent, au milieu des flammes, sa puissance et sa bonté[1].

D'aucuns disent, il est vrai : « Oh ! les consolations de la religion, qu'elles sont peu de chose, quand vient le moment d'y avoir recours ! » Vous avez entendu ces propos, Messieurs; mais qui parle de la sorte, je vous prie ? Des âmes languissantes, déshabituées de la prière, — des âmes pour lesquelles Jésus, au lieu d'être le modèle toujours présent à la pensée, l'ami toujours vivant et le conseiller de tous les instants, Jésus se perd dans un lointain nébuleux : entre elles et lui, il y a vingt siècles ! — des âmes amollies, au jugement desquelles une consolation devrait supprimer la peine et dispenser de l'effort. Non, Messieurs, non ! Cela ne peut être. Ces accusations sont injustes et cette psychologie fausse. Ces grandes idées, Devoir, Honneur, Patrie, elles aussi ne sont que des mots, des mots sonores et vides, pour les esprits sans conviction et sans courage; mais elles transforment ceux qui les comprennent; elles les électrisent, non pour une seconde, mais aussi longtemps qu'ils en nourrissent leur pensée et que durent les jours de crise. Nous l'avons vu a cours de la Grande guerre; elles les rendent capables de vivre dans un héroïsme continu. Ainsi en va-t-il des consolations de la religion. Elles ne font pas dispa-

1. *Daniel*, III, 49 sq.

raître l'épreuve; elles n'agissent pas en nous sans nous; mais, par les lumières, les forces, les joies qu'elles apportent et que Dieu développe libéralement, elles peuvent faire, elles font, des créatures débiles que nous sommes tous, de véritables héros, pourvu que nous les méditions sans cesse, avec une foi vive, et que nous ayons, ce n'est pas moins essentiel, un peu de cœur.

III. COMMENT DIEU RÉCOMPENSE

Pour comprendre de façon plus complète la bonté de Dieu, il nous faut examiner, en dernier lieu, comment il récompense ses fidèles serviteurs.

Une image pourra nous servir. J'en emprunte les traits, pour la plupart, aux révélations de sainte Angèle de Foligno[1].

Représentez-vous, Messieurs, une salle immense, étincelante de lumière, d'or, de pierreries. Au milieu, se dresse la table du festin. A la place d'honneur, siège, rayonnante de beauté, la victime du Calvaire, Jésus. Plus ou moins proches de lui, selon la part qu'ils ont prise à ses souffrances, sont répartis les élus. Tous exultent, en voyant ce que leurs épreuves leur ont mérité. Eclairés par la foi, ils pensaient savoir ce qui les attendait; en fait, toutes leurs prévisions se trouvent dépassées. En arrivant à ce rendez-vous solennel, certains, que personne n'avait remarqués sur terre, si obscure était leur condition, se disposent à prendre comme naguère les dernières pla-

1. *Vita B. Angelae de Foligno*, c. x, n. 133 sq., dans *Acta Sanctorum*, 4 janvier, t. I, p. 207 sq; dans l'édition critique du P. Doncœur, *Le livre de la B. Angèle de Foligno*, Paris, Art catholique, s. d., *Mémorial*, c. v (texte latin), p. 43 sq.

ces: mais des anges viennent à leur rencontre et les font asseoir en meilleur lieu. Ceux dont la vie a été plus pénible et la résignation plus parfaite sont invités à s'asseoir tout près du Sauveur. Quelques-uns sont admis à une telle familiarité qu'ils boivent dans sa coupe et mangent dans son plat.

Pourquoi vous décrire cette scène, Messieurs, sans vous épargner même les derniers détails, si naïfs qu'ils doivent vous faire sourire, comme les peintures de certains primitifs ? — Mais parce qu'aucun d'entre vous ne pourra s'y méprendre : ce n'est là qu'une allégorie, — et parce que cette allégorie résume admirablement l'enseignement de l'Evangile. Le Christ n'a-t-il pas averti ses disciples que, pour être associés à sa gloire, il leur fallait porter leur croix, comme il avait porté la sienne [k], et que le serviteur ne devait pas être traité autrement que le maître [l] ? Ne leur a-t-il pas dit qu'on verrait, au dernier jour, nombre de gens passer des premières places aux dernières, et beaucoup d'autres des plus humbles aux plus convoitées : *multi erunt primi novissimi et novissimi primi* [m] ? Estimant impossible de nous faire comprendre, tant que nos intelligences n'ont pas été transformées par sa toute-puissance, ce que peut être le bonheur des cieux, n'a-t-il pas eu recours lui aussi à cette image si simple que tous peuvent en saisir le sens, si riche que tous en subissent la séduction : celle de noces royales, c'est-à-dire d'une fête où Dieu, comme le font les princes au mariage de leur héritier, s'ingéniera en quelque

k. Matthieu, x, 38; xvi, 24; *Marc*, viii, 34; *Luc*, ix, 23; xiv, 27.
l. Jean, xv, 20, 21.
m. Matthieu, xix, 30; xx, 16; *Marc*, x, 31; *Luc*, xiii, 30.

sorte à éblouir tous ses convives, non pour un jour ou quelques jours, mais pendant une éternité[n] ? Lors du Sermon sur la montagne, embrassant à la fois de son regard les misères, les souffrances réunies devant lui et les prodigalités dont son Père devait plus tard les compenser, ne s'est-il pas écrié : « Heureux les pauvres ! Heureux ceux qui pleurent ! Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice[o] ! »

Dès lors, voyez-vous quelle transformation des sentiments est appelé à produire ce renversement du classement entre premiers et derniers auquel nous devons assister ?

Ici-bas, les gens vraiment « fins », les « esprits forts » se disent : « Les jouissances que nous tenons sont sûres ; prenons-les ! Le reste est songe creux ! » — Oh, Messieurs, laissez-les déraisonner à loisir ! Puisqu'ils ne peuvent comprendre « comment les dévots ont le cœur assez mal placé pour trouver Dieu plus aimable que le monde et l'esprit assez étroit pour se contenter de l'Infini[p] » ; laissez-les, s'il leur plaît, vous mépriser en toute liberté ! Mais oui, puisque les vains hochets de la terre, les basses ripailles ou quelques fumées de gloire suffisent à leurs grandes âmes, qu'ils en profitent ! Amusez-vous ; festoyez, ô sages, et hâtez-vous, car le temps dont vous disposez peut être plus court que vous ne pensez ! Seulement, sachez bien qu'aux noces éternelles vous ne sauriez trouver de place ! Quand la porte se sera

n. Matthieu, XXII, 1-14; XXV, 1-13.
o. Matthieu, V, 1-12; *Luc*, VI, 20, 26.
p. Paroles ironiques d'une femme du monde qui fut favorisée de grâces mystiques; *Journal spirituel de Lucie Christine* (1870-1908), publié par A. POULAIN, Paris, Adoration réparatrice, 1920, Note du 8 décembre 1883, p. 192.

fermée sur vous, comme sur les vierges folles, c'est en vain que vous y frapperez !

Ici-bas, des gens qui s'estiment habiles tentent de servir deux maîtres à la fois ou tout au moins de gagner le ciel au plus bas prix. Eux aussi, Messieurs, laissez-les à leurs subtils calculs ! Même s'il arrive, par le plus étonnant des hasards, qu'ils leur réussissent, vous devinez ce qu'ils en penseront un jour.

Ici-bas, les pauvres, les malades, les persécutés sont tentés de s'estimer déshérités et d'accuser la Providence. Il ont peine à croire, comme la foi le leur enseigne, qu'ils soient des privilégiés ; c'est chose si difficile, en effet, lorsqu'on souffre ! Leur patience se lasse, parce que ni Dieu, ni ses saints ne semblent percevoir l'appel suppliant de leur prière. Ils ne voient même pas, bien souvent, que la grâce des grâces leur est accordée : la persévérance dans la fidélité. Bientôt, ils remercieront le Père céleste de n'avoir pas cédé à leurs instances et de les avoir maintenus sous le pressoir.

Nombre d'entre eux, qui soupçonnent au moins ces desseins de la Providence, ici-bas, sont tentés de dire : « Seigneur, je n'en demande pas tant ! Il me suffit d'être admis à la dernière place de votre table ! » Bientôt, comprenant que le moindre surcroît de gloire vaut les souffrances de toute une vie [q], ils se répandront en actions de grâces :

q. « Oui, je l'affirme, si on me laissait le choix d'endurer toutes les peines d'ici-bas jusqu'à la fin du monde, pour être ensuite un peu plus élevée dans la gloire, ou bien d'aller, sans aucune souffrance, occuper un degré de gloire moindre, j'embrasserais de grand cœur toutes les peines, pour avoir le bonheur de connaître tant soit peu davantage les perfections de mon Dieu, car, je le vois, plus on les connaît, plus on l'aime et plus on le glorifie. » Sainte Thérèse, *Vie par elle-même*, c. xxxvii, dans *Œuvres complètes*, édition de Mgr Petit, 6 vol., Paris, Beauchesne, 1907-1910, t. II, p. 91

« O Dieu, vous m'avez aimé plus que je ne m'aimais ! Béni soyez-vous de n'avoir pas écouté mes supplications insensées ! »

Ici-bas, des âmes généreuses rêvent de souffrir sans fin et sans récompense, parce que l'amour vrai se prouve par le sacrifice et parce que le seul être qui mérite d'être aimé n'est ni connu ni aimé. Un jour viendra où il leur sera fait violence. Comme les autres, plus que les autres, si l'on peut dire, elles seront noyées dans la joie. Comme nulles autres, elles connaîtront les privautés et les délicatesses de Celui qui seul sait aimer.

Dans l'immensité des cieux résonnera donc un hymne de jubilation et de gratitude, formidable comme le roulement du tonnerre, prolongé comme lui par des échos sans fin, ou plutôt repris à chaque instant par des myriades d'élus, uniforme par les sentiments qu'il exprime, infiniment varié par l'intensité différente de joie et d'amour qui distinguera, selon leurs mérites, chaque chœur des bienheureux : « O Dieu, ô Père, il n'est point de paternité comme la vôtre ! Les merveilles de votre puissance ne sont rien près des prodiges de votre bonté ! Soyez béni pour les deuils qui nous ont prouvé le néant de la vie terrestre et rappelé au souvenir de celle qui ne finira point, — béni pour les souffrances, qui nous ont fait rêver de jours meilleurs, ont virilisé nos âmes et nous ont fait acquérir des richesses que la rouille ne peut atteindre, qu'aucune ruse, aucune violence ne peuvent nous ravir, — béni pour les opprobres et les injustices, parce que vous les avez réparées avec usure, — béni surtout pour nous avoir donné cet exemple qui a soutenu notre faiblesse : Jésus, couronné

d'épines et fixé pantelant sur la Croix ! Au Père, au Fils, à l'Esprit d'amour, honneur et gloire pour l'éternité ! »

CONCLUSION

Au début de cet entretien, Messieurs, nous avions sous les yeux une vision de larmes ; voici que nous le terminons par une vision de joie : celle de la fête éternelle que saint Jean appelle « les noces de l'Agneau[1] ».

« Artifice, subterfuge, répliqueront les rationalistes. Pour excuser Dieu d'avoir produit ce monde, les orateurs chrétiens sont obligés d'évoquer un monde à venir ! » Artifice ! Subterfuge ! Nullement, Messieurs. La plus élémentaire justice ne nous commande-t-elle pas de ne pas juger la Providence d'après quelques faits bruts qui présentent l'apparence du désordre, sans considérer l'ensemble de sa conduite et de ses plans. Devant le scandale de la souffrance humaine, il nous fallait donc, de toute nécessité, examiner pourquoi le Créateur la permet, comment il aide à la supporter, en fin de compte comment il la rémunère. C'est ce que nous avons fait.

Ce droit, vous le contestez ? Tout au moins les rationalistes le contestent. Eh bien, que diriez-vous, je vous le demande, si, faisant le procès de notre gouvernement ou de tout autre, je venais vous dire, statistiques en main : « Voyez ! Vols, violences, par milliers ! Assassinats, banqueroutes frauduleuses, par centaines ! Corruptions de fonctionnaires, dilapidation des fonds publics ! Quel

1. *Apocalypse*, XIX, 7-9.

régime ! — Pardon, répliqueriez-vous ! Aucune législation ne peut suppprimer la liberté humaine. Ce n'est pas quand les voleurs volent et quand les assassins assassinent qu'on peut juger le pouvoir; c'est au moment où il exerce la justice. Ces crimes sont-ils encouragés, ou tolérés, ou sévèrement réprimés ? Tout est là ! » — Fort bien, Messieurs ! Mais alors ce n'est pas non plus sur cette terre, où l'homme temporairement peut s'abandonner à ses caprices, qu'il vous est possible de vous prononcer sur la sagesse ou l'incurie du Créateur. Attendez, attendez le jugement du dernier jour, les grandes assises de Dieu !

Je ne le nie pas; de part et d'autre se présentent quelques différences; mais, notez-le bien, toutes sont à l'avantage du Très-Haut.

Il est en effet des législations qui favorisent le désordre, tantôt par négligence, tantôt par maladresse, tantôt par révolte plus ou moins avouée contre les lois divines : audacieusement, elles autorisent ce que Dieu proscrit dans l'intérêt même de l'Etat. Lui, l'Eternel, quel désordre a-t-il jamais sanctionné ?

Quand les dirigeants ont dévoyé l'individu, dissocié la famille, ou aiguillé à faux la société, que font-ils, que peuvent-ils pour réparer leurs erreurs ? Que peuvent-ils surtout, lorsqu'ils se sont appliqués, comme le fait en ce moment la Russie soviétique, à extirper des âmes les convictions religieuses qui pourraient seules les consoler ? Quant à Dieu, les lumières, les réconforts et les consolations qu'il verse au fond des cœurs, même avant l'heure des suprêmes récompenses, nous les avons vus.

Revenons donc, si vous voulez, à cette mer de larmes que nous considérions au début de ce discours.

Tout à l'heure, je vous faisais observer : « N'imputez à Dieu que les pleurs dont il est vraiment cause; cette mer, aux trois quarts, se trouvera desséchée. » Laissez-moi vous dire à présent : « Regardez attentivement ! Parmi ces larmes, il en est de resignées, tout embaumées d'espérance; il en est d'autres pénétrées d'amour et, par le fait, de joie, de cette joie qu'on éprouve à souffrir pour une noble cause ou pour un être chéri. Si l'on ne perdait de vue le père idéal que nous avons dans les cieux, la terre n'en connaîtrait pas d'autres. Il est par contre des larmes amères comme le désespoir : celles des âmes que n'illumine aucune foi. Ayez pitié de ceux qui les versent, Messieurs, plus de pitié encore pour ceux qui les font verser ! Mais vous, sachant quelle bonté ineffable veille sur vous, recevez de sa main, avec une égale reconnaissance, et les biens et les maux : ses présents les plus précieux ne sont ni toujours ni même souvent ceux qui nous agréent le plus[s] De grâce, ne l'oubliez jamais !

s. « Crois-le, ma fille, dit Notre-Seigneur à sainte Thérèse, ceux-là reçoivent de mon Père de plus grandes souffrances qui sont le plus aimés de Lui et ces souffrances sont la mesure de son amour... Quand tu l'auras compris, tu m'aideras à pleurer la perte des mondains, dont tous les désirs, tous les soins, toutes les pensées ne tendent qu'à un but tout contraire. » Dans *Œuvres complètes de sainte Thérèse*, édition de Mgr Polit, t. II, Relation xxvi, p. 248.

NOTE

Hymne aux souffrances

Pour montrer l'ardeur de générosité que peut inspirer à une âme la méditation assidue de la Passion, nous croyons utile de transcrire ici une page de saint Alphonse Rodriguez (1531-1617). Ce qui fait le prix de ce document, c'est qu'il résume la pratique de toute une vie ; voir *Obras espirituales del B. Alonso Rodriguez*, por el P. J. NONELL, 3 vol., Barcelone, Fr., Rosal, 1885-1887, *Vida admirable del B. A. Rodriguez*, t. I ; traduction [par A. DE BÉNAZÉ], *Vie admirable de saint A. Rodriguez*, Paris, Retaux, 1890.

Oh ! mon très doux Jésus, les amours de mon âme et les délices de mon cœur, qui donc ne souffrirait pas volontiers des peines et des tourments pour votre amour, puisque vous, ô mon Dieu, vous avez tout souffert pour moi ?

O souffrances, qu'êtes-vous devenues ? J'espère que vous demeurerez dans mon cœur, car, avec vous, je me consolerai et j'irai me reposer dans le Cœur de mon Jésus crucifié.

O tourments, pourquoi ne venez-vous pas à moi ? Je vous attends, les bras ouverts, pour jouir de vous, avec mon Jésus tourmenté.

O mépris, pourquoi m'oubliez-vous, moi qui ne vous oublie pas, moi qui vous aime tant et qui désire me voir, en votre compagnie, abaissé avec mon Jésus humilié ?

O milliers de morts ignominieuses, comment n'êtes-vous pas mon partage, puisque je vous désire sans cesse, pour faire de moi le sacrifice à mon doux Jésus.

Venez donc, ô souffrances de toute sorte que le monde renferme ! Venez à moi, car ma consolation est de souffrir pour Jésus ; ma joie est d'imiter mon Maître et de me consoler avec le consolateur crucifié ; mon contentement, mes délices sont de vivre avec Jésus, de marcher à côté de Jésus, de converser avec Jésus, de souffrir avec Lui et pour Lui.

Que toutes les créatures me persécutent ; je m'en réjouirai.

Que personne n'ait compassion de moi, afin que ma croix soit nue et que je sois sans consolation avec mon maître désolé, afin que je vive et que je meure sur la croix avec Lui, dans sa compagnie, que je meure en souffrant, dans son amour, et que je meure pour Lui ! Amen.

De l'union et de la transformation de l'âme en Jésus-Christ, traduction [A. DE BÉNAZÉ], Lille Desclée, 1893, c. IX, pp. 130-132 ; *Obras espirituales del B. A. Rodriguez*, t. II, pp. 149-150.

MERCREDI SAINT

La bonté de Dieu et le repentir

Parcis omnibus quia tua sunt, Domine, qui amas animas.

Vous pardonnez à tous, parce que tous sont à vous, ô Dieu, qui aimez tout ce qui a vie.

Sagesse, XI, 27.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Hier, nous réunissions par la pensée toutes les larmes versées par l'humanité. Par une fiction semblable, assemblons aujourd'hui les fautes commises depuis l'origine des temps. Il est des crimes qu'excuse une ignorance totale : ceux des infortunés, civilisés ou non-civilisés, anciens ou modernes, dont la conscience s'est trouvée déformée, presque oblitérée. Ecartons-les. Il restera sous nos yeux une mer immense de mensonges, de vols, d'impudicités, de sacrilèges.

La sainteté de Dieu en est écœurée.

Sa justice réclame : « Frappez, Seigneur ! Purifiez la face de la terre ! Vengez vos droits outragés ! »

Sa puissance met à sa disposition toutes les

sanctions imaginables; elle ne lui laisse, pour ainsi dire, que l'embarras du choix.

Mais punir, Messieurs, punir n'est pas pour Dieu une satisfaction, comme pour les tyrans qui prennent plaisir à faire parade de leur force et à inspirer autour d'eux la terreur; punir est pour lui le plus redouté des devoirs. Ne m'en demandez plus les raisons. Nous les avons considérées, il y a deux jours. C'est que, même dans le plus criminel des criminels, dans le plus dégradé des êtres, le Créateur reconnaît encore son œuvre, son enfant; il ne peut oublier qu'il l'a aimé d'un amour tout gratuit, puisqu'il l'a tiré du néant pour l'associer un jour à son propre bonheur; dès lors, l'obligation de sévir est pour lui, en quelque sorte, l'effondrement d'un rêve : au lieu de combler cet enfant de ses faveurs, il lui faut montrer, par la rigueur du châtiment qu'il lui inflige, la haine infinie, donc éternelle, que sa sainteté porte au péché.

A cette prévision, sa bonté s'émeut; elle s'active, s'ingénie, en vient aux dernières condescendances : au lieu d'abandonner le coupable, elle le poursuit, pour l'amener au repentir; — au lieu d'exiger une réparation parfaite, elle lui pardonne, dès qu'il joint à un regret sincère une confiance filiale; — au lieu de lui garder rancune, elle oublie ses fautes, comme s'il ne les avait jamais commises. Poursuite affectueuse, pardon libéral, oubli total, ce sont les trois merveilles que nous allons contempler.

I. LA POURSUITE DU PÉCHEUR

En stricte justice, Messieurs, n'est-ce pas l'offenseur qui doit faire les avances ?

Quand l'offensé est la sainteté, la puissance, la majesté infinies, convient-il même qu'il s'applique le premier à ménager une réconciliation, comme s'il avait des torts à réparer, tout au moins comme s'il avait le moindre intérêt à récupérer les hommages qui lui ont été refusés ? Certes, lorsque l'homme, en pleine conscience, a prononcé la parole de révolte : « *Non serviam!* Vous commandez ; je n'obéirai pas ! », il semblerait que le Très-Haut dût abandonner sans retour un avorton devenu méprisable. Mais Dieu agit d'autre manière.

Dans l'âme du coupable, il cherche ce qui peut subsister encore de sain et d'aimable et s'efforce de le développer, comme on avive avec soin la dernière étincelle d'un feu prêt à s'éteindre.

Voici, dès lors, ce qui se passe.

D'ordinaire, à peine la faute commise, le pécheur comprend qu'elle appelle une sanction. Les enseignements reçus dès l'enfance lui reviennent en mémoire : ses droits au ciel sont perdus ; ce qui l'attend, si la mort le surprend, c'est l'enfer. S'il essaye de révoquer en doute ces dogmes terribles, sa conscience lui représente avec force qu'il est juge trop suspect en l'espèce, que ses dénégations, fussent-elles appuyées par celles de ses complices ou de ses émules, ne peuvent rien changer à la réalité, qu'au surplus, de la part d'un maître très saint et tout-puissant, un châtiment terrible est inévitable. Sa conscience lui représente encore,

lorsque les années passent sans amener de conversion, que ce châtiment est d'autant plus imminent qu'il a été plus différé, puisque tout homme a sûrement d'autant moins à vivre qu'il a déjà vécu plus longtemps. Il tremble donc; il a peur, beaucoup plus qu'il ne veut le laisser paraître.

Cette crainte, Messieurs, est à son honneur. Elle prouve en effet que tout sentiment de la justice n'est pas mort en lui, ni toute affection pour les biens véritables, ceux de l'éternité, qu'il est incapable de se satisfaire par les seules joies du péché, qu'il entrevoit encore, fût-ce de façon bien vague, que l'amitié de son Père des cieux est le trésor des trésors, le seul mal irrémédiable sa colère. C'est peu de chose; mais c'est quelque chose. Dieu attise ces sentiments. Dans la mesure où ils croissent, il se reprend à aimer davantage celui qu'ils tourmentent de façon si salutaire.

Il agit de même à l'égard du remords.

A vrai dire, le remords naît comme spontanément dans les âmes qui ne sont pas totalement perverties. Il ne faut ni lumières spéciales, ni réflexions prolongées pour comprendre le désordre du péché: comment admettre que l'on puisse faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'il vous fît, — qu'on puisse, comme les bêtes sans raison, suivre toutes les convoitises de la chair, — qu'une créature de Dieu puisse vivre comme si elle n'avait envers lui nulle dette de respect et de reconnaissance, ou se faire elle-même « sa religion », juste à la mesure de ses caprices ou de ses courtes vues ?

Seul peut-être le coupable connaît ses fautes. N'importe. Même s'il cherche à faire illusion à

ceux qui l'entourent, il sent que le jugement de sa conscience le condamne; parfois, il souffre du mensonge continuel dans lequel il est obligé de vivre et de la réputation usurpée dont il jouit.

Mais, encore une fois, ce dégoût de lui-même, ce remords témoignent en sa faveur : ils prouvent qu'il garde quelque notion du devoir, quelque loyauté, un désir réel du bien, si faible, si stérile qu'il soit. Dieu favorise donc ces mouvements de son cœur; il les réveille, dès que l'occasion s'en présente; il s'évertue à en faire surgir une résolution ferme de conversion. Dans ce but, il rappelle à sa pensée toutes les considérations qui peuvent lui donner confiance : les facilités mises au pardon et surtout, ce dont il est d'autant plus porté à douter qu'il se sent plus criminel, la miséricorde infinie de celui qu'il a offensé.

Quelle patience il faut à Dieu dans cette poursuite amoureuse ! Le coupable veut et ne veut pas. Parfois, il est prêt à tout avouer; il se sent la force; il touche à la délivrance. Un prétexte futile l'arrête soudain et le démon du silence lui tient les lèvres fermées. Il se refait un calme factice et se persuade quelque temps que ses fautes sont peu de chose ou que le moment de les confesser n'est pas venu. Cela dure peu. Le voilà qui se lève. C'est pour aujourd'hui... Sur le chemin du confessionnal, il semble qu'une main invisible le tire en arrière et qu'une voix lui murmure à l'oreille : « Demain ou après-demain; cela vaut mieux. » Il s'en retourne avec son secret et sa tristesse, se promettant une occasion meilleure, que rien, absolument rien ne lui garantit. Ces velléités, ces efforts impuissants, tout impuissants qu'ils sont,

eux aussi, attirent quelque complaisance de Dieu ; ils sont l'effet de sa grâce ; mais ils ne sont pas encore la conversion.

Cependant le temps passe. Dans cette course à l'abîme qu'est sa vie, le pécheur impénitent se rapproche chaque jour du terme fatal où la justice doit reprendre ses droits. La miséricorde s'en effraie, et voici souvent les derniers efforts qu'elle tente. Quand ses invitations intérieures ne servent de rien, elle intervient par des événements extérieurs qui parlent plus clair et imposent la réflexion. Elle ménage des humiliations, des insuccès, des deuils, des maladies, qui font sentir le néant des joies humaines, rappellent à la pensée le jugement à venir et donnent parfois comme un avant-goût du châtiment. Dites à un jeune homme qui s'abandonne aux folies de la vie joyeuse et à qui tout réussit : « Mon ami, vous déshonorez vos parents ; vous les obligerez à vous renier pour leur fils ! » ; peut-être réussirez-vous à l'émouvoir, mais d'ordinaire sans obtenir de lui aucun amendement. Répétez-lui les mêmes paroles, lorsqu'il est menacé d'une condamnation infamante ou quand ses excès l'ont cloué sur un lit de douleurs, elles prennent une force tout autre. Hélas ! Le plus éloquent des prédicateurs, ce n'est ni la raison pure, ni la raison unie à l'affection la plus tendre : on ne les écoute pas ! Ce n'est même pas la Sagesse incréée et la Bonté divine : on s'étourdit pour ne pas les entendre ou l'on préfère à leurs avis les maximes et les pires sophismes des fous qui vous entourent. Le plus éloquent des prédicateurs, le plus écouté des conseillers, c'est la souffrance.

Comprenez une fois de plus pourquoi la Providence fait appel à son concours.

En résumé, non seulement Dieu ne peut se résoudre à se désintéresser de celui qui l'a offensé; mais il s'affectionne à tout ce qui demeure en lui d'aimable, à ses craintes, à ses remords, à ses velléités d'amendement; à défaut de tout, il aime encore en lui l'œuvre de ses mains. Au plus profond de son cœur, il travaille pour l'amener à résipiscence. Jamais, il ne le laisse seul.

Jamais ! N'est-ce pas trop dire ? N'est-il pas des pécheurs dont la quiétude semble donner à cette parole un démenti catégorique ? Non, Messieurs, non ! Puisque ces endurcis ont l'obligation certaine de se convertir, puisqu'ils ne le pourraient faire s'ils n'avaient au moins une grâce strictement suffisante, il est impossible qu'ils soient jamais abandonnés. Mais, que deviendront-ils, s'il ne leur est offert autre chose que ce secours strictement suffisant ? Lorsqu'on voit un médecin s'acharner en quelque sorte près d'un malade, on en conclut avec certitude qu'il a une volonté très spéciale de le sauver et qu'il garde à son sujet une lueur d'espoir; mais, quand on le voit cesser de l'importuner, en lui proposant des remèdes, ou négliger même de le relever, parmi les victimes d'un accident ou parmi les blessés d'une bataille, ne juge-t-on pas qu'il est perdu ? De là vient, Messieurs, l'angoisse qui nous saisit, en certains cas. Quand des coupables sont agités, voire torturés par des peines intérieures ou par des épreuves extérieures, quelles que soient leurs fautes, il reste possible d'espérer leur salut : ils vivent encore, puisqu'ils souffrent. Mais de tous les

signes qui présagent la réprobation, en dehors des cas d'ignorance invincible, il n'en est pas de plus grave que la paix dans le péché : c'est le coma des malades désespérés. Tremblons pour ces malheureux et prions pour eux !

II. LE PARDON DU PÉCHÉ

Parlons, Messieurs, de ceux qui peu à peu cèdent aux sollicitations de la grâce et considérons en second lieu, comment Dieu pardonne.

Hélas ! Nous l'avons vu : il n'est pas libre de pardonner toujours. Il est au moins deux conditions sur lesquelles il ne peut transiger. Remettre le péché sans exiger qu'on le regrette véritablement, par conséquent sans requérir en outre une résolution sérieuse de ne plus le commettre et d'éviter les occasions qui rendraient les rechutes inévitables, serait se montrer indifférent au désordre et par là-même l'encourager. Pour la Toute-sainteté, c'est une impossibilité absolue. Ce qui lui reste licite, c'est de se contenter d'un regret plus ou moins imparfait, inspiré par exemple par la crainte du châtiment beaucoup plus que par un motif de pur amour. Eh bien, Messieurs, sur ce point, Dieu pousse la condescendance à l'extrême : sans demander autre chose que le ferme propos de renoncer au mal et une contrition sincère, il pardonne n'importe quels crimes et avec joie, pourvu qu'on s'adresse à lui avec confiance.

Imaginez, je vous prie, qu'un fils coupable, fût-ce après les dernières débauches ou les pires offenses, vienne trouver son père et lui dise : « J'ai eu tort ; je vous supplie de me rendre, avec

votre affection, ma place au foyer ! » Se trouvera-t-il beaucoup de pères pour rester insensibles à pareille requête ? C'est peu vraisemblable. Pourquoi ? Parce que cette démarche, insensée à l'égard de toute autre personne, prend un père par son faible : le cœur. A l'égard d'un étranger ou d'un juge, elle serait à peine raisonnable. L'étranger ne se sent porté à aucune indulgence. Le juge, du moins en tant que tel, n'a pas d'entrailles ; il constate le délit, consulte le code et applique la loi ; c'est tout. Mais un père est un homme qui a rêvé d'avoir des héritiers, pour leur laisser sa fortune, assurer leur bonheur et se survivre en eux ; il s'est complu dans cette pensée, en dépit des défaillances plus ou moins graves qu'il a dû naturellement prévoir de leur part. Le coupable qui vient lui dire : « Je vous en supplie ; pardonnez-moi ! », lui prouve donc, par ces seules paroles, qu'il a compris la différence qui existe entre un juge et un père. Il lui prouve qu'il se souvient des soins et des bienfaits par lesquels, dans la maison de famille, son père s'est efforcé de se faire aimer, qu'il a discerné, même dans les réprimandes et les châtiments mérités par ses premières fautes, l'affection qui les réglait. Bref, à quelque degré d'abjection qu'il soit descendu, il prouve à son père qu'il est demeuré son enfant au moins par la confiance qu'il garde en sa bonté. Pour cette raison même, plus excessifs ont été les torts de ce malheureux, plus touchante est la confiance qu'il témoigne à pareille heure. Sa prière en effet revient à dire : « Je vous connais encore ! Vous du moins, vous êtes capable de

pardonner même cela ! » Voilà qui peut ébranler la colère la plus justifiée.

A nouveau, je vous le demande, Messieurs. Se trouvera-t-il beaucoup de pères pour répondre : « Tu t'es trompé ! Va-t-en ! Entre nous tout est rompu ? » Qu'en pensez-vous ? — Ah ! vous comprenez qu'il convient de distinguer les cas !

Si, dans cet appel suppliant : « Recevez-moi, comme par le passé, sous votre toit ! », un accent inimitable certifie que le repentir est commandé, avant tout, par l'amour filial, par le chagrin de les avoir contristés, la plupart des pères, sinon tous, j'aime à le croire, n'hésiteront guère à tendre au prodigue leurs deux bras. « Mon enfant, diront-ils, mon pauvre enfant ! Enfin tu me reviens ! » Si je fais erreur en présumant trop de l'indulgence humaine, voici en tout cas ce que la foi permet d'affirmer avec certitude : il est un père au moins qui jamais n'hésitera. C'est celui précisément envers qui tout manquement est plus odieux, dont la sainteté abhorre jusqu'à l'ombre du mal : Dieu, parce que sa bonté est infinie.

Par contre, si la voix du coupable rend un son moins pur, si le père discerne, à n'en pouvoir douter, qu'il revient à lui repentant sans doute et résolu à changer de vie, mais surtout parce qu'il a peur de la justice, peur d'être déshérité et de finir ses jours dans la misère, qu'adviendra-t-il ? La réponse ne sera-t-elle pas : « Malheureux, si tu avais quelque argent, quelque santé à dépenser encore, tu poursuivrais ta vie de désordre ! Ton cœur demeure loin de moi. Va ; je ne te connais plus ! » Et ces deux hommes se sépareront désolés, l'un de n'avoir pas retrouvé son enfant, l'autre

de n'avoir pu émouvoir la seule pitié sur laquelle il pût compter. — Eh bien, Messieurs, c'est ici que la bonté divine triomphe avec éclat. Même alors, Dieu pardonne infailliblement.

Qu'il remette n'importe quelle offense, bien plus, n'importe quelle série d offenses, aux seules conditions que nous avons dites (le repentir et le ferme propos de se corriger), qu il fasse miséricorde, si infime que puisse être dans l'âme le premier germe ou la dernière étincelle de son amour, pouvez-vous le croire ? — Non, sans doute, si vous songez seulement à la sainteté du Très-Haut et à sa justice; non, si vous prenez pour mesure de sa bonté la nôtre. Ceux d'entre vous qui auraient le plus d intérêt à accepter cette invraisemblance, pour se décider à implorer l'absolution de leurs fautes, y éprouveront précisément plus de répugnance, parce que la voix satanique qui les a portés à la désobéissance, en leur disant : « Ce ne sont que peccadilles insignifiantes ! » leur répète aujourd'hui avec insistance : « Ce sont crimes irrémissibles; ton sort est réglé pour l'éternité ! »

Pour nous donner confiance, voici donc à quoi s'est résolue la bonté infinie. D'avance, elle a fait réparer tous les péchés de l'humanité par l'Homme-Dieu. A vrai dire, une invraisemblance inouïe demeure : que Dieu consente à expier lui-même dans la personne de son Fils, son égal, c'est porter la miséricorde à un degré qui nous paraît inconcevable; avant même que ce plan eût été exécuté, il fallait, pour qu'il en admît l'idée, qu'il eût renoncé à ses droits, partant, qu'il eût pardonné et pardonné gratis. Cependant, les faits

sont là : Jésus, par les preuves les plus certaines, s'est manifesté Fils de Dieu, et Jésus l'a solennellement affirmé : il est mort sur la Croix pour les péchés du monde. Une telle expiation n'est pas seulement suffisante ; elle est surabondante. Dès lors, il devient croyable que Dieu pardonne, même lorsque fait défaut l'amour parfait, tout au moins quand le coupable a recours au sacrement institué par le Sauveur pour assurer l'application de ses mérites.

Que dis-je ? Ce n'est pas seulement la confiance qui devient possible, c'est l'assurance ; c'est l'audace. Le pécheur qui reconnaît l'immensité de ses torts et l'imperfection de ses dispositions présentes peut dire respectueusement à Dieu : « Seigneur, j'en conviens, vous devriez me repousser loin de votre face ; mais j'ai droit à votre pardon, puisque votre Fils a réparé pour moi ; ce pardon, en m'agenouillant devant le prêtre, je le réclame, au nom de Jésus ! » Oui, Messieurs, tout pécheur peut parler ainsi et tout pécheur, lorsque l'absolution sacramentelle a été prononcée, peut et doit croire à sa réconciliation, avec autant de certitude que le prodigue de l'Evangile, lorsqu'il sentit les bras de son père l'enlacer à nouveau et ses larmes brûlantes couler sur son cou.

Il est vrai qu'il lui faut soumettre ses fautes au représentant du Christ ; mais notez encore ce trait de délicatesse. Qui donc Jésus a-t-il choisi pour le placer à la tête de son Eglise ? Jean, l'apôtre vierge, le disciple fidèle ? — Non pas ! Un homme qu'il avait comblé de ses grâces, qui le renia trois fois, avec serment, devant une servante du prétoire, un renégat, mais un renégat qui reconnut

sa lâcheté, l'avoua et la pleura amèrement : « Pierre, tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux; pais mes agneaux; pais mes brebis [a] ! » Cet exemple donné, a-t-il du moins réservé l'application de ses mérites à des ministres très saints, purs entre les purs ? Nullement; il l'a confiée aux apôtres, qui l'avaient lâchement abandonné ! Il les a autorisés à transmettre leurs pouvoirs à des pécheurs comme eux. Il a prévu que bien des convertis viendraient leur dire : « Si vous daignez oindre mes mains et me rendre participant de votre sacerdoce, je publierai moi aussi les miséricordes de Dieu; je pardonnerai comme vous m'avez pardonné ! » D'avance, il a accepté leurs services. Bref, comme s'il avait redouté les sévérités de l'innocence, il a préféré des hommes qui connussent d'expérience les faiblesses de notre nature, afin qu'ils fussent plus prompts à absoudre, au souvenir de leurs propres défaillances, et plus enclins à traiter comme un frère tout coupable qui s'adresserait à eux. Comprenez sa pensée, Messieurs, et ne doutez jamais, jamais, ni du Cœur de Dieu, ni de la charité de ses prêtres.

III. L'OUBLI DU PASSÉ

Encore n'avons-nous pas vu ce qu'il y a de plus admirable dans la bonté infinie.

Cette troisième merveille, la voici.

Lorsque nous nous réconcilions avec un ami qui a manqué gravement aux devoirs de l'affection, nous déposons loyalement toute haine, tout désir de vengeance, soit; mais le souvenir de la faute

a. *Matthieu*, XVI, 19; *Jean*, XXI, 15-17.

commise se dresse entre nous et lui, comme un spectre. Il obsède notre pensée, arrête faveurs et libéralités, et prévient les familiarités qui allaient renaître. « J'ai pardonné, disons-nous; mais je ne puis oublier ! C'est plus fort que moi ! » L'offenseur lui-même, bien souvent, se résigne avec tristesse : « Jamais, pense-t-il, non jamais, nos relations ne pourront redevenir ce qu'elles étaient autrefois ! » Ainsi trahisons, injustices, injures, dans l'immense majorité des cas, laissent au moins quelques traces ineffaçables. Nous ne savons pas oublier. Autant dire, en toute rigueur, que nous ne savons pas pardonner. Dès lors, comme nous jugeons de Dieu d'après nous-mêmes, nous ne pouvons guère imaginer qu'il oublie.

Erreur, Messieurs, erreur totale ! Sa délicatesse et sa magnanimité dépassent les nôtres. Ces demi-mesures ne peuvent lui suffire. Pour tout dire en un mot, bien que le mot soit trop faible, lui, quand il pardonne, il oublie. Le passé coupable, il l'efface, purement, simplement; il agit comme si jamais il n'avait été; il met sa gloire à n'en tenir aucun compte.

Durant des années de fidélité, vous aviez accumulé de nombreux mérites. Un jour, en pleine conscience, vous avez commis une faute mortelle. A cet instant même, vos droits à la récompense se sont trouvés annihilés; vous êtes devenu ennemi de Dieu, passible d'un châtiment éternel, comme devient passible des plus rigoureuses sanctions le soldat dont les états de service portent, en dernière ligne, « insubordination », « tranison ». Par contre, lorsque vous avez reçu l'absolution du prêtre, non seulement la peine éternelle vous est

remise, mais vos mérites antérieurs vous sont restitués, sans exception. Votre vie reprend, comme si de rien n'était. Bien plus, Dieu inscrit, sur vos états de service, comme un mérite nouveau, l'acte par lequel vous revenez à lui, en raison de l'humilité et du courage qu'exige une confession limpide, en raison de la confiance filiale que vous lui avez témoignée. Voilà pardonner !

Après la faute mortelle, vous aviez perdu la grâce sanctifiante qui naguère transformait, divinisait votre âme, comme le soleil illumine le cristal que ses rayons pénètrent, comme le feu rend le métal incandescent. Dès que le prêtre a prononcé les paroles sacramentelles, à nouveau les trois personnes divines résident en vous; elles vous font participer à leur vie intime, non seulement au degré que vous aviez atteint auparavant, mais, pour les raisons que nous avons dites, dans une mesure plus large. Encore une fois, voilà pardonner !

Que pouvez-vous souhaiter de plus ?

Cependant, certains d'entre vous, j'en ai la conviction, gardent encore une angoisse. Dans leur impuissance à concevoir un oubli total de leurs torts, ils se demandent si, malgré la sincérité de leur repentir, Dieu reprendra jamais les desseins qu'il avait tout d'abord formés à leur endroit, en d'autres termes, s'ils peuvent encore prétendre soit à l'apostolat généreux, soit à l'union et à l'intimité dont jadis ils avaient rêvé. « Dieu saura toujours, se disent-ils, ce que j'ai fait, ce dont je reste capable; c'en est assez pour qu'il me tienne à l'écart ! »

Ne le voyez-vous pas, Messieurs ? A cette diffi-

culté nous avons déjà donné une double réponse. Si la sainteté, l'union, l'intimité n'étaient plus possibles, ce serait donc que l'oubli n'a pas été absolu. Or, Dieu entend qu'il le soit. Ce qui nous rend aimables à ses yeux, c'est la grâce sanctifiante. Or, il la restitue; il restitue donc aussi toute son affection et toutes ses conséquences.

Mais enfin, si vous doutez encore, levez donc vos regards vers les cieux. Les saints que la gloire couronne de ses rayons les plus éclatants sont-ils uniquement ceux qui n'ont jamais failli ? Voyez Pierre, le renégat. Voyez ces dix apôtres presque aussi lâches que lui à l'heure de l'épreuve. Voyez Augustin longtemps esclave d'amours impudiques. Voyez Madeleine, la pécheresse, et Marguerite de Cortone et, près d'elles, plus resplendissantes que bien des vierges sages, des milliers de courtisanes repenties. Il est donc bien vrai : le péché, aucun péché, dès qu'il est regretté et confessé, ne peut arrêter les effusions de la grâce; bien plus, le péché conduit à la sainteté, car il est fréquent que des chutes honteuses révèlent aux âmes leur propre faiblesse et les contraignent tout ensemble à une humilité plus profonde, une vigilance plus constante, une reconnaissance plus vive. Retenez cette leçon, Messieurs ! La bonté divine se choisit encore des privilégiés parmi les pires égarés; elle tire des abîmes et conduit aux plus hautes cimes, à une seule condition, celle-là indispensable : la générosité. Dieu en effet, c'est la loi de toute amitié, Dieu ne se donne tout entier, sans réserve, qu'à ceux qui se livrent à lui tout entiers et sans réserve, par la pratique du devoir et de l'abnégation. A ses yeux, avoir failli une

heure, ou des années, ce n'est rien, peut-on dire, rien, pourvu qu'un jour on commence à le servir de la grande manière, de toutes ses forces et de tout son cœur. Si ses plans primitifs sont devenus irréalisables, il leur en substituera d'autres, plus magnifiques; le tout est de se remettre à son service avec la ferme volonté de ne plus revenir en arrière, avec la résolution énergique d'accomplir chaque jour ses ordre, avec plus de délicatesse et plus de cœur.

Cette résolution est-elle si difficile, Messieurs, avec le secours de la grâce ? L'homme qui réfléchit sur les droits de son créateur, sur sa bonté infinie surtout, je vous le demande, peut-il en prendre une autre ? Mais alors que devra faire le pécheur que Dieu est venu arrêter, ressaisir au bord de l'enfer dans lequel il allait s'engouffrer et à qui il offre encore, comme si de rien n'était, non seulement une place dans les cieux, mais encore, dès ici-bas et pour l'éternité, ses faveurs les plus exquises, s'il veut seulement y mettre le prix ? Où notre générosité pourrait-elle trouver un stimulant comparable au souvenir des miséricordes dont, tant de fois peut-être, nous avons bénéficié ?

CONCLUSION

Voilà, Messieurs, comment agit, à l'égard de la faiblesse et de la malice humaines, tant que dure l'épreuve de la vie, Celui dont la toute-sainteté porte au péché une haine incommensurable et à qui sa toute-puissance permettrait soit de châtier sur-le-champ toute désobéissance, soit de laisser, impassible, les crimes s'ajouter aux crimes, en

pleine assurance d'avoir, quand il lui plaira, le dernier mot. Parce qu'il est père, il poursuit amoureusement le coupable, au lieu d'attendre son retour; dès qu'il a perçu l'appel de son repentir, il lui pardonne avec une joie indicible; dès cet instant, il oublie ses torts et ne retient que le souvenir de la confiance qu'il lui a témoignée, des efforts parfois héroïques qu'il a dû faire et que d'ailleurs il seconde, pour briser ses chaînes et accuser ses égarements.

Ai-je réussi à vous donner de sa bonté une idée assez claire et assez vive ? Je ne sais, Messieurs, et c'est pour moi une véritable peine que d'en douter, parce qu'aucune prédication n'est plus apte à décider la conversion de ceux que retiennent encore la honte et la crainte, aucune plus propre à augmenter en tous les cœurs le regret de leurs fautes, aucune en somme plus glorieuse au Très-Haut. Avec ce père, quel père pourrait rivaliser ?

On a dit, Messieurs, on dira encore, bien sûr, qu'une telle doctrine encourage toutes les faiblesses, que bien des âmes, dans l'espoir d'une réconciliation si facile, s'enhardiront à commettre le mal. De toute évidence, l'objection est fondée. Mais quoi ? Ces abus, croyez-vous que Dieu ne les ait pas prévus ? Pouvait-il ignorer qu'il est des natures dégradées, dégénérées, et qu'il n'est rien dont elles puissent abuser autant que de la bonté ? Voudriez-vous dès lors que, pour des motifs de cet ordre, il ait restreint les effusions de sa miséricorde et qu'il fût moins bon, parce que les tristes êtres que nous sommes peuvent descendre à des abîmes d'ingratitude et de lâcheté ? Ah, Seigneur, soyez béni de ne l'avoir pas fait ! Après tout, les

pervers ne sont pas toute l'humanité ! En manque-t-il parmi nous pour comprendre qu'offenser un père est toujours une faute, mais qu'offenser un père débonnaire est une indignité ? Ayez confiance en nous, Seigneur ! Des millions et des millions d'âmes que la crainte de l'enfer aurait conduites, non pas au repentir, mais au désespoir, pleureront leurs fautes, en songeant aux prodigalités et aux délicatesses de votre bonté. Des millions et des millions d'âmes apprendront à vous aimer, au moins quand elle auront senti descendre sur elles votre pardon et s'efforceront alors de réparer le passé à force de générosité. Des millions d'autres que votre grâce aura préservées de toute chute, préféreront mourir plutôt que d'offenser un père tel que vous et, dans l'éternité, justes et pécheurs, revêtus comme d'une robe étincelante des mérites de l'Agneau, mêleront leurs voix pour chanter ce que déjà se plaît à chanter votre Eglise : « *Deus cui proprium est misereri semper et parcere !* O Dieu, votre privilège unique, inimitable, est d'exercer la miséricorde sans mesure et de pardonner sans fin ! »

JEUDI SAINT
L'Eucharistie

Caro mea vere est cibus.
Ma chair est vraiment une nourriture.
S. Jean, VI 55.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Un monarque très puissant vit, un jour, se présenter devant lui une de ses filles, qu'il chérissait. « Père, lui dit-elle, vous m'honorez de votre confiance ; me permettriez-vous de vous parler à cœur ouvert et de vous soumettre une idée qui concerne votre propre conduite à l'égard de vos sujets ? » Encouragée par un sourire affectueux, elle continua : « Ceux qui vivent dans votre intimité, vous adorent ; mais votre peuple ne vous obéit pas ou vous obéit mal. La cause m'en paraît être qu'il ne vous connaît pas. Oserais-je le dire ? Vous êtes trop distant de lui. — Ce n'est que trop vrai, repartit le prince ; je suis le premier à en souffrir ; mais que puis-je bien faire ? — Père, ne pourriez-vous, de temps à autre, donner libre accès près de vous, non seulement aux grands de votre cour, mais à tous ceux qui souhaiteraient vous entre-

tenir, fût-ce aux plus humbles paysans ? — J'y suis prêt, mon enfant. — Excusez mon audace, reprit-elle. Ne pourriez-vous pousser la condescendance plus loin encore et recevoir à votre table, à certains jours, riches ou pauvres, tous ceux qui se présenteraient. Ils vous parleraient avec plus d'abandon. Vous exauceriez leurs requêtes, quand il vous serait possible. Vous agiriez en père plutôt qu'en roi. » — Le prince réfléchit. « Soit, conclut-il. Je veux au moins en faire l'essai. »

Pardonnez-moi cette fiction, Messieurs. Aucun potentat ne s'est jamais prêté à pareille expérience ; aucun d'ailleurs n'aurait pu la tenter, aucun sauf le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Maître des cieux. Les propositions que je viens de résumer, en effet, la Bonté les a formulées identiques au Grand Conseil de Dieu. Elle les a soutenues avec une éloquence si persuasive, que la Majesté souveraine s'est rendue à ses avis ; la Sagesse s'est engagée à préparer lentement l'exécution de ce grand dessein, la Toute-puissance à opérer tous les miracles nécessaires. Finalement, après des siècles d'attente, la Bonté a vu réalisé son rêve : Dieu résidant au milieu des hommes, les laissant approcher de lui familièrement, les recevant en quelque sorte à sa table. C'était au soir du Jeudi-saint. Jésus venait d'instituer l'Eucharistie. L'Eucharistie, oui, voilà l'invention propre de la Bonté, sa joie, son triomphe, sa gloire. Aussi, durant cette retraite, nous est-il impossible de ne pas consacrer à ce mystère, à tout le moins, quelques instants.

Trop de considérations s'offrent à notre pensée. Résignons-nous à faire un choix. Si vous le voulez,

Messieurs, voyons seulement trois ordres de bienfaits que nous ménage cet adorable sacrement : la présence de Jésus, ses grâces au cours de la vie présente, ses promesses pour la vie éternelle.

I. LA PRÉSENCE EUCHARISTIQUE

La première de ces faveurs, la présence de Jésus dans nos tabernacles, marque comme une transformation de la conduite du Très-Haut à l'égard des hommes.

Pour en juger, Messieurs, transportez-vous au Temple de Jérusalem. L'Israélite gravit les escaliers; il traverse les portiques. Le voici sur un vaste parvis, ouvert à tous. Il avance jusqu'à la seconde enceinte surélevée de quatorze marches. A l'entrée des passages par lesquels on y accède, des inscriptions rappellent aux étrangers qu'il leur est interdit de s'engager plus loin sous peine de mort.

Sur la terrasse s'étendent trois autres parvis de dimensions de plus en plus restreintes. Dans le premier les femmes sont encore admises, dans le second les hommes, dans le troisième les prêtres seuls.

Au delà de la balustrade qui l'arrête, l'Israélite aperçoit, à un niveau de douze coudées au-dessus de la cour des lévites et en son milieu, le sanctuaire proprement dit, divisé lui-même en trois parties : le vestibule, avec sa porte triomphale toujours ouverte, le Saint, devant lequel est tendu un grand voile, et le Saint des Saints, dont la porte, elle aussi, est cachée par une riche draperie. Au temps de Salomon, cette partie du temple renfer-

mait l'Arche d'alliance; au dernier âge du judaïsme, elle est vide; mais, de temps à autre, Dieu se manifeste en ce lieu par des prodiges, notamment par l'apparition d'une nuée. Sa « gloire » remplit alors le sanctuaire et recommande à la vénération de tous les cérémonies qui s'y accomplissent.

Assister du parvis des hommes aux divers sacrifices, entrevoir, par la baie du vestibule, le voile du Saint, voilà donc tout ce qui était permis aux simples fidèles. Pour entrer plus avant, il fallait appartenir à la tribu de Lévi; dans le Saint des Saints le grand prêtre seul pouvait pénétrer, une fois l'an.

Ne le pensez-vous pas, Messieurs ? Par toutes ces dispositions, les Juifs se sentaient rappelés au respect; mais combien peu ils se trouvaient portés à la confiance ! Sans doute, Dieu est partout; mais, parce que nos sens ne peuvent l'atteindre, il nous semble qu'il n'est nulle part. Quand nous lui adressons nos prières, nous voudrions le voir, le sentir près de nous, comme nous voyons près de nous l'ami avec lequel nous parlons face à face, savoir tout au moins où fixer nos regards, percevoir un signe, un geste qui nous invite à nous approcher de lui. Or, dans l'Ancienne Loi, Dieu semblait prendre plaisir à s'envelopper de mystère. Que dis-je ? Il semblait ! C'était exactement sa pensée. A ce peuple grossier, environné de nations polythéistes, séduit par leurs rites sensuels, il importait d'apprendre que le Très-Haut n'a ni forme, ni figure, que la terre entière, ni l'immensité des espaces ne peuvent le contenir, qu'il est la Majesté, la Sainteté mêmes et que la crainte de son nom est le premier des devoirs. Oui, ces précau-

tions étaient sages, mais glaciales. Que d'âmes pieuses ont dû envier le sort du grand prêtre! Combien l'ont suivi par la pensée au plus profond du sanctuaire, comme les Israélites, au désert, par les ouvertures de leur tente, suivaient des yeux Moïse entrant dans le tabernacle sur lequel descendait la « gloire de Jahvé[a] » !

Considérez à présent nos églises.

Les deux voiles qui cachaient le Saint et le Saint des Saints ont disparu. Le tabernacle de la Nouvelle alliance est découvert à tous les yeux. Le corps du Christ y repose dans le ciboire d'or. Avec son corps, inséparables dans son état de vie glorieuse, se trouvent son sang, son âme, sa divinité; avec sa personne divine, inséparables eux aussi, le Père éternel et l'Esprit-Saint. De toute évidence, la Trinité n'est pas enfermée dans cet espace; mais enfin, nos regards n'ont pas à la chercher au fond des cieux; elle est là, aussi sûrement que la chair du Christ; elle est là avec toute sa majesté, dépourvue seulement de cet éclat extérieur qui préviendrait de notre part tout abandon; elle est là, nous invitant en quelque sorte à approcher d'elle par les paroles mêmes du Sauveur : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, qui êtes accablés, et je vous referai des forces[b] ! » Elle est là, non pour le prêtre seul, mais pour le plus humble des fidèles comme pour lui.

Le prêtre, que sont devenus ses privilèges ? — Il conserve celui de faire descendre sur l'autel le corps et le sang du Christ et d'offrir à Dieu l'unique victime qui soit digne de sa sainteté : son

a. Exode, XXXIII, 7-11.
b. Matthieu, XI, 28.

Fils, dans l'état d'immolation où l'avaient mis les bourreaux du Calvaire. C'est un élu; il appartient de ce chef à une caste distincte; le chœur où il célèbre les rites sacrés est élevé de quelques degrés au-dessus du niveau du temple; une grille en ferme l'entrée. Certes, plus que jamais, il convient d'écarter du Saint des Saints les indiscrétions et les irrévérences de la foule : « Arrière les profanes et les indignes ! »

Mais voyez ce qui se passe. Vers la fin du sacrifice, le peuple franchit les degrés du chœur; il avance vers l'autel et s'agenouille à quelques pas seulement. Le prêtre se tourne vers lui et lui présente l'Hostie consacrée. Sans doute, c'est pour lui donner la consolation de la voir de plus près. Après l'avoir offerte à ses adorations, il va la renfermer jalousement dans le tabernacle ! Tout au contraire, le voici qui vient vers les fidèles. Ce doit être pour leur permettre de baiser au moins respectueusement le pied du ciboire ! Regardez ! Sans même demander à chacun : « Qui êtes-vous ? Votre conscience est-elle sans tache ? », il dépose une hostie sur les lèvres de ceux qui se présentent, sur les lèvres de tous indistinctement, adultes ou enfants, riches ou pauvres. A leur demande muette il cède, sans leur refuser jamais ce pain qui leur est destiné, hors le cas où un pécheur connu de tous par son insubordination ou ses désordres scandaliserait ses frères par une audace sacrilège; il cède, sans mot dire, ou plutôt avec joie, même à la prière du coupable qu'il vient d'absoudre quelques instants auparavant et, quand le dernier des communiants se retire, il regarde encore, avant de remonter à l'autel, s'il

n'est pas de timide qui n'ose approcher et que d'un signe il puisse encourager.

Quelle modification profonde, et dans l'attitude des prêtres et dans la conduite de Dieu ! Autrefois, un souci prédominant d'inspirer le respect; aujourd'hui, une condescendance inouïe. Autrefois, une distinction rigoureuse entre laïcs et lévites; aujourd'hui les laïcs participent au plus précieux privilège de l'ordre sacerdotal : la communion. Autrefois, le grand-prêtre seul, une fois l'an, pénétrait dans le Saint des Saints; aujourd'hui, chaque fidèle, chaque jour, s'il lui plaît, reçoit dans sa poitrine autant de sainteté et de gloire que le Saint des Saints en a jamais contenu : il est lui-même un tabernacle vivant !

Que s'est-il donc passé qui puisse expliquer un tel changement ? — Ce qui s'est passé, Messieurs, c'est que Dieu s'est lassé en quelque sorte de tenir son peuple à distance; c'est que la Bonté infinie, qui rêvait de ces condescendances dès avant la création du monde, ayant payé avec surcroît, dans la personne de Jésus, les dettes de l'humanité pécheresse, ayant assuré par l'excès même des opprobres auxquels elle s'est soumise, bien plus que le respect, à savoir la générosité et l'amour, la Bonté infinie a dit à Dieu : « Cédez à présent en toute liberté aux penchants de votre cœur; invitez votre peuple à s'approcher de vous; par la familiarité, par l'intimité que vous établirez, prouvez-lui quel protecteur, quel ami, quel père il possède en vous ! »

De fait, quels abaissements plus expressifs, quelles marques de confiance plus décisives pourriez-vous imaginer ou désirer ? On loue saint

Louis réglant familièrement les procès sous le chêne de Vincennes et recevant des pauvres à sa table; on admire sainte Elisabeth de Hongrie soignant de ses mains les plaies les plus répugnantes; que ces traits de bonté sont peu de chose! Voulez-vous voir la bonté dans toute sa perfection, dans toute sa splendeur? — Voici la Crèche: Dieu s'est fait enfant et nous sourit. Il semble qu'il ne puisse s'abaisser davantage. Vous vous trompez. Voici la Croix: sur un gibet, il répand pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang. C'est le dernier mot de son amour! Nullement. Prodige plus inouï: voici l'Hostie. Jésus n'est resté sur la paille de Bethléem que quelques jours, sur la croix que quelques heures; par l'Hostie il s'est donné, depuis deux mille ans, à des milliards de pauvres; il se donnera encore à des milliards d'autres. De pauvres, ai-je dit. Ah! Messieurs, ce n'est pas de l'indigence matérielle que je parle. Pourquoi les guenilles, les haillons, inspireraient-ils à la sainteté divine la moindre répugnance? C'est aux misères morales que je songe, anémies et langueurs spirituelles, vanités, impudicités mal guéries, qui se pressent vers la Table sainte, et dont il ne repousse aucune, dès qu'elle lui dit: « Venez aussi vers moi! Confiez-vous à moi! » Mais voici plus merveilleux encore. Le prêtre prend l'hostie, la cache sous son manteau et quitte l'Eglise. — Où donc allez-vous? — Vers les malades et vers les moribonds, dans les galetas, dans les taudis, au fond des bagnes, si quelque misérable, avant d'expier ses crimes, réclame la visite de son Dieu. — Et vous l'emportez avec cette irrévérence? — C'est vous qui n'avez pas

encore compris : Dieu a voulu l'hostie si frêle, pour qu'elle pût défier en quelque sorte toutes les maladies, pour qu'on pût en donner une parcelle à l'agonisant capable d'absorber au moins une gorgée d'eau, pour qu'elle pût au besoin tromper toutes les vigilances et atteindre, aux époques de persécution, jusqu'aux martys dans leur prison.

II. LES GRACES EUCHARISTIQUES DANS LA VIE PRÉSENTE

Que pensez-vous d'une telle bonté, Messieurs ?

Encore la présence de Jésus est-elle assurément la moindre des faveurs qu'elle nous a ménagées.

Vous en conviendrez, en effet : lorsqu'une personne puissante et riche se rend près des malades et des nécessiteux, elle s'engage, par là même, à les secourir dans la mesure de ses moyens. Sur ses lèvres, que pourraient signifier, si elles n'étaient suivies d'aucun effet, des paroles de commisération et d'affection : « Je vous plains de tout cœur ; croyez-le, je m'intéresse à vous ; je vous aime ! » Plus les visites se feraient fréquentes et la voix caressante, plus le pauvre serait tenté de dire : « Laissez ces démarches et ces protestations inutiles ! A quoi bon venir à moi, si vous ne tentez rien pour moi ? De l'indigent, mon frère, je n'attends qu'un mot de sympathie, mais de votre part ! » Si le Dieu de toute richesse et de toute puissance se rapproche de nous, s'il nous traite, dès cette vie, avec la familiarité que nous avons dite, il est donc sûr qu'il est prêt à subvenir à tous nos besoins. A elle seule, sa présence dans l'Eucharistie est une promesse de grâces. Oui, Mes-

sieurs, ces grâces, elle nous les promet; de fait, elle nous les apporte.

Sur ce point d'ailleurs, nous ne sommes pas réduits à des conjectures. Est-il possible en effet de supposer que Jésus ait choisi comme au hasard les apparences du pain et du vin ? S'il voulait seulement accorder à chacun de nous la consolation de le posséder, de pouvoir dire : « Mon Dieu est avec moi, et il m'entend ! », il avait cent moyens divers à sa disposition : il pouvait, par exemple, nous garantir sa présence, pour un temps plus ou moins notable, en telle médaille de métal précieux, frappée à son effigie et bénite par ses prêtres, en telle fleur symbolique, que sais-je ? S'il a préféré s'offrir à nous sous forme de nourriture, est-il possible qu'il n'ait pas songé à nous suggérer cette espérance ou plutôt à nous imposer cette assurance : « Je serai moi-même la vie de vos âmes ? »

Le doute est d'autant moins admissible, que Jésus s'est appliqué, au cours de ses prédications, à nous apprendre qu'il était un intercesseur prêt à exaucer toutes nos demandes [c], notre voie, notre vie [d], la vigne sur laquelle nous devions être entés, sans la sève de laquelle nous ne pourrions produire aucun acte surnaturel [e], la manne nouvelle, plus efficace que celle dont furent nourris les Israélites dans le désert, le vrai pain du ciel [f]. Toutes ces déclarations, les espèces sacramentelles nous les résument en un symbole sensible des plus expressifs. Si nous tenons compte de ce

c. Jean, XIV, 13, 14; XVI, 23.
d. Jean, XIV, 6; XI, 25.
e. Jean, XV, 1-8.
f. Jean, VI, 31-51.

précepte formel : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous[g] », à quelques égards même elles nous les précisent.

Pour comprendre en effet ce mystère ineffable de bonté, regardons l'Hostie.

C'est une nourriture divine qui nous est offerte ; mais alors ce sont des forces divines qu'elle nous apporte. Elles ne nous dispensent aucunement de l'effort volontaire, pas plus que ne nous en dispensent les aliments ordinaires ; mais, dans chacun des actes de vertu que nous poserons avec leur concours, il y aura vraiment une participation de la vie divine.

C'est une nourriture élémentaire ou commune, comme le sont, dans nos régions, le pain et le vin ; mais alors, c'est que le Christ entend faire de ce sacrement le soutien ordinaire, habituel, voire quotidien, de nos âmes défaillantes. S'il avait voulu que nous y ayons recours plus rarement, à coup sûr, il n'aurait pas choisi pour symbole les aliments les plus usités.

Cette nourriture enfin est mise à notre disposition. A part cette règle très sage de l'Eglise qui interdit de la consommer plusieurs fois le jour, nulle limitation ne nous est imposée. N'est-ce pas nous dire : « Comme l'emploi des mets vulgaires n'a d'autre mesure que vos besoins, usez de l'Eucharistie selon vos nécessités ; disposez-en à votre gré ! »

Une fois de plus, je vous le demande, Messieurs. De nous-mêmes, aurions-nous jamais imaginé libéralités et condescendances pareilles ?

g. Jean, VI, 52-59.

Après les révélations de la foi, pouvons-nous en concevoir de plus grandes ? L'écoulement de la vie divine en nous se trouve remis à notre discrétion !

Après tout, objecteront les incrédules, les symboles si expressifs du pain et du vin, les paroles du Christ, avec toute leur clarté, ne sont encore que des promesses. Montrez-nous leur accomplissement !

Et pourquoi ne le pourrais-je pas, Messieurs ? Sans doute, ce qu'il y a d'immatériel, de surnaturel, de divin, dans la vie infusée par l'Eucharistie, échappe totalement à nos sens. Faites-moi d'abord voir une âme et je vous montrerai ce que la grâce a mis en elle ! A certains signes toutefois, il est aisé de juger que cette grâce n'est pas un mot, mais la plus vivifiante des réalités.

Je ne puis vous dire, hélas : « Regardez ceux qui communient ; voyez comment ils vivent ! » Cet appel brutal à l'expérience est simplement déraisonnable, parce que, même parmi ceux qui communient fréquemment, il en peut être, il en est qui communient de manière plus ou moins défectueuse, soit qu'ils agissent par ostentation, plus souvent par routine, soit que leur dévotion cherche uniquement dans cette pratique quelques émotions doucereuses. Regardez, Messieurs, ceux qui sûrement communient comme il convient, parce que, de toute évidence, leur conduite répond à leur foi ; ou plutôt allez droit aux cas les plus probants : regardez les saints canonisés. Trouvez-en qui n'aient pas été des fervents de l'Eucharistie ? Or, quelles merveilles de préservation manifestent leurs âmes ! Quels prodiges d'énergie atteste leur

histoire ! Abandonnée à ses bas instincts, la boue humaine est-elle capable de tant de pureté, de tant de courage, de dévouements si continus ? Est-il téméraire de dire qu'un ferment divin l'a travaillée, transformée ? Et ce ferment, avons-nous à le chercher ailleurs que dans le ciboire de l'autel, puisque c'est là que, chaque jour, pour la plupart, ces héros sont venus se guérir de la langueur ou de la gangrène dont ils se sentaient menacés ? Aucun d'eux n'a considéré la communion comme un usage traditionnel à respecter vaille que vaille, comme un rite magique qui pût leur apporter des vertus toutes faites et les dispenser de l'effort, ou comme je ne sais quel passe-temps mystique où l'âme puisse sommeiller à son aise, en se répétant mollement : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui[h] ! », sans se soucier sérieusement d'assurer la gloire de ce maître adoré, sans se préoccuper du prochain qui souffre et des âmes qui se damnent, sans se décider virilement à travailler et à souffrir, puisqu'on ne fait rien sans fatigue, rien sans rencontrer la contradiction. Tous, au contraire, ont compris que l'Hostie était une nourriture. Au jour le jour, ils lui ont demandé, comme au pain du corps, les forces nécessaires ; au jour le jour, ils les ont dépensées, assurés de les refaire le lendemain. Vivifiés par cet aliment divin, ils ont fait surgir, sur tous les points du globe, hôpitaux, écoles, paroisses, missions, œuvres de toute nature. Faibles et pauvres par eux-mêmes, ils ont créé tout cela de rien. Assurément, Messieurs, dans l'Eglise, comme dans tout organisme social, ce sont les exemples et les initiatives de l'élite qui

h. *Cantique des Cantiques*, II, 16.

maintiennent la santé du corps entier. Dès lors, si l'Eglise vit, si l'Eglise exerce sur l'humanité entière une action si salutaire, en combattant comme elle le fait ces deux fléaux plus redoutables que toutes les lèpres, l'orgueil éhonté de l'esprit et l'orgueil éhonté de la chair, c'est à l'Hostie que nous le devons. De même, si nous pouvons garder la certitude que jamais l'incrédulité et la luxure, malgré les poussées formidables qu'elles exercent à certaines époques, à la nôtre en particulier, ne finiront par l'emporter, c'est que le Sauveur a dit : « Jamais, les portes de l'enfer ne prévaudront contre mon Eglise[i] », et que jamais la terre ne cessera de produire ni quelques grains de blé, ni quelques prêtres pour consacrer le Pain de vie.

III. LA PROMESSE D'UNE INTIMITÉ ÉTERNELLE

Jésus a dit expressément : « Qui mange ce pain vivra éternellement[j]. » Encore une fois, il était à peine nécessaire qu'il nous l'affirmât : s'il consent à se faire ici-bas la nourriture de nos âmes, ce ne peut être assurément qu'en vue de nous mener à la béatitude. Retenons sa parole ; pour la mieux comprendre, tenons encore les yeux fixés sur l'Eucharistie et essayons finalement d'entrevoir ce que la Bonté divine réserve aux élus.

Le plus élémentaire bon sens nous en avertit, Messieurs : le ciel est une récompense, c'est-à-dire un temps où seront payés à leur juste prix tous les sacrifices, tous les dévouements. Bien plus, ce doit être une récompense des plus libérales, puisqu'elle

i. Matthieu, XVI, 18.
j. Jean, VI, 51-59

sera départie à chacun par Celui qui est la richesse même et la générosité même. Déjà se découvrent à notre pensée des perspectives des plus séduisantes. Pour nous rendre courage, lorsque le devoir nous coûte, nous pouvons donc nous répéter avec l'Apôtre : « Une affliction légère et passagère du temps présent nous prépare pour l'éternité un salaire de gloire au delà de toute proportion [k]. » Souffrir passe ; mais avoir souffert en serviteur fidèle sera quelque jour un motif de joie sans fin.

Mais encore, en quoi doivent consister ce bonheur et cette joie ?

— L'hostie nous permet de répondre, Messieurs. Ce bonheur sera, en toute vérité, un bonheur divin. La preuve en est manifeste. L'Eucharistie ne nous est pas donnée pour développer en nous les principes de notre vie naturelle, mais les principes d'une vie surnaturelle. La grâce qu'elle nous confère fait croître en nous des facultés invisibles, puisqu'elles sont d'ordre strictement spirituel, mais divines, puisqu'elles sont dues à l'action de Dieu s'unissant à chacune de nos puissances, en quelque sorte comme la main du maître s'unit à la main de l'élève, la dirige et lui fait tracer des caractères ou des images avec une perfection dont elle ne serait pas capable abandonnée à elle-même. Mais créer dans l'homme des facultés divines n'est-ce pas s'engager à assurer un jour leur plein exercice, à ménager leur complète satisfaction ? Et quel moyen de le faire, sinon de les admettre à participer à ce qui fait la félicité de Dieu lui-même ?

k. I *Corinthiens*, IV, 17.

Voici, dès lors, ce que doit être le ciel : sous des formes très pures évidemment, la plénitude de la jouissance pour tous les sens corporels; — n'en doutez pas, Messieurs; eux non plus n'ont pas été produits pour demeurer à jamais frustrés des satisfactions qui leur conviennent; — à toutes nos facultés spirituelles le ciel assurera de même la plénitude de la jouissance, car nous vivrons alors dans la société délicieuse des saints et surtout nous connaîtrons Dieu comme le connaissent déjà ses anges, face à face. Vous êtes affamés de vérité; vous verrez cet Etre en qui tout s'explique, qui est toute harmonie, toute lumière. C'est la majesté qui vous séduit; vous pourrez vous en rassasier à loisir. Vous êtes charmés surtout par la beauté; vous l'atteindrez sans voiles, dans sa splendeur éblouissante. Connaissant Dieu, le possédant, sans que rien puisse désormais vous en séparer, vous serez en quelque sorte noyés dans un océan de délices, car cette vérité, cette majesté, cette beauté sont infinies.

Mais quoi ? Devons-nous penser que les élus seront admis seulement à contempler les perfections du Créateur ? Le ciel ne sera-t-il qu'une extase comme celles que provoquent en nous, par instants, la vue d'un panorama splendide ou l'intuition de vérités sublimes, extase mille fois plus délicieuse sans doute, extase éternelle, mais extase telle après tout que Dieu se laisse voir de loin, sans jamais se rapprocher de ses adorateurs, sans se communiquer à eux, bref une extase sans aucune intimité ? A ce compte, le ciel pourrait être un ravissement, certes, mais quels besoins resteraient inassouvis dans nos pauvres cœurs ! Lorsqu'un

être est élevé au-dessus de la foule, non seulement par sa dignité, mais par les talents et les vertus les plus rares, nous souhaitons que son attention s'abaisse jusqu'à nous; être estimés et aimés de lui nous rend indifférents à toute autre estime et à toute autre affection; le moindre de ses regards nous émeut; la moindre de ses attentions nous confond; son amitié nous semble le plus enviable des trésors. Or, cette majesté, cette beauté ineffable, au moment de récompenser ses fidèles serviteurs, alors que la moindre de ses prévenances leur apporterait la plus béatifiante des béatitudes, se dispenserait de leur témoigner sa tendresse et son amour? « Admirez-moi; adorez-moi; aimez-moi; leur dirait-elle; mais laissez-moi dans l'isolement de ma gloire! » Non, Messieurs, non! Si vous réfléchissez une seconde, vous ne pourrez en admettre la pensée. La raison en est, raison de tous points évidente, que Dieu n'est pas seulement vérité, majesté, beauté infinies, mais bonté, bonté sans mesure, c'est-à-dire bonté capable des suprêmes délicatesses, en un sens, des derniers excès. Or, la bonté sait que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, qu'un mot d'affection l'emporte sur tous les trésors, partant que le plus précieux des trésors dont elle puisse disposer en faveur des élus, ce sont ses propres délicatesses, le cœur à cœur qu'elle peut établir entre eux et Dieu. Ne m'objectez pas la distance qui sépare ces deux termes : le néant de l'homme et l'Infini! Le propre de la bonté est de supprimer toute distance, de se complaire dans les derniers abaissements, parce que l'abaissement volontaire de celui qui donne fait la joie de celui qui reçoit. Sa tendance innée

est d'établir entre elle et ceux vers qui elle se penche, si misérables qu'ils soient, la familiarité de l'affection. Il est donc sûr, entendez-bien, indubitable, que le ciel n'est pas seulement une extase, mais aussi et surtout une intimité, c'est-à-dire un temps où le Créateur s'ingéniera à faire sentir à ses créatures qu'il les aime comme nul autre n'est capable d'aimer.

En doutez-vous encore ? — Eh bien, voici une preuve plus brève, plus claire, plus sûre.

Tournez-vous vers la Table Sainte. Y voyez-vous respectées, je vous le demande, les distances qui séparent la majesté infinie de la bassesse humaine ? Le dernier des esclaves, — disons plutôt, car l'esclavage n'est pas une tare, — le dernier des pécheurs prend l'audace d'approcher ; il s'agenouille et reçoit l'Hostie ; Dieu pousse la familiarité jusqu'à s'abandonner à lui, pour lui donner la consolation de posséder son maître et son père, de lui parler seul à seul, de le savoir occupé à guérir ses plaies et à le sanctifier. Et vous voudriez qu'après avoir tant fait pour soutenir cette âme, au cours de son pèlerinage, Dieu lui déclare, au terme du chemin : « Maintenant, tenez-vous loin de moi ! » Que dis-je ? Ici-bas, Dieu se livre aux tièdes comme aux fervents ; mais il réserve déjà à ces derniers des suavités indicibles ; il les traite comme un ami le plus tendre de ses amis. Et vous pensez qu'au seuil de l'éternité, aux plus passionnés de ses amants, il puisse jamais dire : « A présent, toutes familiarités doivent cesser entre nous ! » Ah, Messieurs, s'il en allait de la sorte, que de saints sans doute seraient tentés de répondre : « Seigneur, combien la terre nous était plus

douce que votre ciel ! Là du moins nous avions la joie de vous posséder tout à nous, l'illusion de reposer en quelque sorte sur votre cœur et de percevoir vos caresses ! Avez-vous donc développé en nous ce goût et ce besoin d'intimité pour les frustrer, au moment même où nous pensions les voir entièrement satisfaits ! Votre Christ, priant en nous, nous habituait à vous traiter comme le plus affectueux des pères, et vous nous traitez, à présent, en étrangers ! »

Que Dieu agisse de façon si déraisonnable, Messieurs, n'est-ce pas chose impossible ? Dès lors, il est clair que la communion sacramentelle doit être comprise comme une promesse, une promesse d'autant plus convaincante qu'elle réalise déjà pour une part nos vœux les plus intimes : elle nous apporte comme les prémices des délicatesses éternelles ; elle nous garantit, par le fait, que la familiarité inaugurée sur terre, malgré nos défaillances, doit se continuer et se compléter un jour, si nous vivons comme nous devons vivre.

Je le répète donc. Vous voulez savoir ce qu'est le ciel ? Regardez l'Hostie ! Le ciel ne peut être qu'une éternité d'intimité avec Dieu.

Cette perspective vous séduit-elle, vous qui vous plaignez d'être incompris et délaissés ? Vous console-t-elle, vous qui gémissez de ne pouvoir vous abandonner sans réserve aux affections qui vous sollicitent ? Vous ravit-elle, vous qui rêvez de n'aimer rien que de très pur, de très saint, rien qui ne mérite le don total de vous-mêmes ? Aux uns et aux autres, ce qu'on vous demande, ce n'est pas de vous faire violence pour toujours ; c'est de vous garder des amours dangereux ou dépravants et

la récompense qui vous est promise, la voici : un cœur à cœur sans fin avec la Bonté infinie.

CONCLUSION

Et maintenant, Messieurs, après avoir vu les dons ineffables qui nous sont ménagés dans l'Eucharistie, — la présence de Jésus, le secours de sa grâce, ses promesses d'intimité, — revenons à l'allégorie qui nous a servi au début de ce discours.

Si jamais quelque monarque débonnaire consentait à recevoir familièrement tous ses sujets, à les admettre même à sa table, quelle serait, pensez-vous, leur conduite ?

Ses dispositions, ses invitations auraient-elles été annoncées par les crieurs publics, certains, sans doute, n'en auraient pas connaissance. D'autres n'y pourraient croire : « Belles paroles, diraient-ils ! Mais nous sommes de trop petites gens pour qu'on se soucie de nous ! » Leur propre malignité en porterait d'autres à soupçonner quelque ruse, à dénoncer une vaine ostentation, une ambitieuse recherche de la popularité. Beaucoup d'autres, tout en tenant l'invitation pour loyale, s'abstiendraient d'en profiter. De vrai, la rencontre d'un supérieur, si simple et si affable qu'il soit, exige quelque apprêt, un peu de tenue ; or, c'est trop demander à certains ; il leur est plus agréable de s'égayer en toute liberté avec leurs égaux, voire avec des individus sans aveu. La rencontre d'un supérieur enfin, devient une gêne insupportable, lorsqu'on intrigue contre lui ou lorsqu'on est décidé à violer ses ordres. D'autres enfin profite-

raient des libertés qui leur seraient données; fréquentant assidûment le prince, ils comprendraient de mieux en mieux ses désirs, les motifs de ses décrets, et surtout, ce qui rend l'obéissance aisée, sa bonté.

Ces prévisions sont-elles justes, Messieurs? Avec soin, vous le voyez, j'ai distingué les diverses mentalités: ignorance, timidité, défiance, négligence, aversion, amour. Est-il nécessaire de vous montrer comment chacune d'elles, pour sa part, explique la conduite des différentes classes d'hommes à l'égard de l'Eucharistie, pourquoi notamment certains se tiennent à l'écart de la Table Sainte ou s'en approchent le plus rarement possible, pourquoi d'autres tiennent à profiter largement de l'invitation du Sauveur? Mais en est-il un seul parmi vous qui ne le voie? Bien plus, en est-il un seul, quelle que soit la catégorie dans laquelle il se range, qui ne convienne au moins de ce point: pour ceux qui croient à cet auguste mystère, une seule conduite est logique: communier souvent, — communier plus fréquemment lorsqu'on sent davantage sa faiblesse, puisque l'Eucharistie est offerte, non comme une récompense, mais comme un aliment, — et marcher avec allégresse de communion en communion vers ce terme assuré: l'union sans fin avec Dieu. Heureux ceux qui vivent d'après cette règle!

Mais, si vous n'avez pas la foi, si vous jugez inconcevable la familiarité avec laquelle Jésus nous traite dans son sacrement, que puis-je pour vous, Messieurs? Ceci peut-être: vous rappeler cette vérité indiscutable: « La bonté trouve sa joie à s'abaisser vers la misère, pour la soulager »,

et vous citer cette parole du Christ à une âme fervente : « Celui qui aime fortement croit facilement à l'amour, et qui n'y croit pas n'en goûtera pas[1]. » De grâce, méditez ces deux pensées.

1. *Vie de Sœur Jeanne Bénigne Gojoz*, par la Mère de Provane de Leyni, Besançon, Jacquier, 1901, p. III, c. VI, pp. 450-451.

VENDREDI SAINT

Les plus cruels des bourreaux

Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique... Tu vero qui simul mecum dulces capiebas cibos !

Si mon ennemi m'avait maudit, j'en aurais pris mon parti... Mais vous qui partagiez avec moi les mets délicats de ma table!

Psaume LIV, 13-14.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Jamais un prêtre n'aborde sans émotion le récit de la Passion; mais ce qui avive en moi ce sentiment jusqu'à la souffrance, c'est l'aspect spécial sous lequel je crois devoir envisager, ce soir, ce drame auguste.

Pardonnez-moi, mes chers auditeurs, la franchise avec laquelle je vais parler.

Si quelques-uns d'entre vous, n'ayant pas la foi, sont venus ici écouter un morceau d'éloquence, qu'ils m'excusent de leur dire : « Pour vous procurer les émotions esthétiques que vous cherchez, vous avez le parlement, les réunions publiques, le théâtre; mais ayez pitié d'un homme qui doit exposer devant des infidèles le plus sacré des mystères et reprendre en leur présence

les plus aimés de ses frères ! A moins que vous ne désiriez voir précisément avec quel sérieux nous traitons les choses saintes, retirez-vous. »

S'il en est dont l'âme a été à peine effleurée par les croyances chrétiennes, parce qu'une éducation imparfaite leur a laissé concevoir la religion comme une affaire de mode ou de tradition, sans les pénétrer de cette conviction qui seule fait le véritable chrétien : « *Dominus meus et Deus meus !* Vous êtes, ô Jésus, mon Seigneur et mon Dieu[a] ! », qu'ils me passent d'ajouter encore : « Puisque la pleine lumière n'a pas encore brillé à vos yeux, ce n'est pas pour vous que je parle. »

Je m'adresse à vous, Messieurs, qui avez compris, dès votre enfance peut-être, les plans réalisés par le Père Eternel dans la plénitude des temps : cette pensée miséricordieuse qui l'a porté à envoyer sur terre son Fils unique et à consentir, pour apprendre aux hommes à quel point il les aimait, à ce qu'il mourût sur une croix. Qui a saisi cette vérité d'où dépend notre salut éternel en sait plus que tous les philosophes, plus que tous les savants et, comme nul ne peut se l'assimiler sans un secours très spécial, dans la mesure même où elle illumine et dirige votre vie, vous êtes, au plein sens du mot, des privilégiés de Dieu.

Or, c'est à vous que je viens dire : « Les blessures les plus cruelles, Jésus les a reçues de vos mains ; nuls bourreaux ne l'ont fait souffrir autant que vous. »

Cette accusation vous surprend peut-être. Etudions donc ensemble, en trois étapes, — durant son agonie, — au cours de son procès, — à ses

a. Jean, xx, 28.

derniers instants, ce qu'il a enduré, non de ses ennemis, mais de ses amis.

Si je vous semble exagérer, mes chers auditeurs, redressez-moi ; mais si je vous convaincs, comme j'en ai la ferme confiance, n'oubliez jamais, je vous prie, la grande leçon sur laquelle je vais insister : il n'est, pour nous atteindre au fond de l'âme, que nos intimes ; partant nulles fautes n'affligent le Sauveur autant que les froideurs, les ingratitudes et les lâchetés de ceux qu il a plus aimés.

I. L'AGONIE DU JARDIN

Lorsque, par des faveurs et des privautés de toute sorte, un homme a réussi à gagner l'affection de quelques familiers, d'ordinaire, au moment de les quitter, il les réunit une dernière fois près de lui. Par des paroles plus affectueuses, par des marques de tendresse plus expressives que jamais, il souhaite graver dans leur cœur d'ineffaçables souvenirs ; d'autre part, il espère trouver dans le témoignage de leur attachement la force de subir les épreuves qui lui restent encore à supporter.

Ainsi en agit le Divin Maître. Au soir du jeudi saint, sachant que l'heure du sacrifice était venue, il pousse l'humilité jusqu'à laver lui-même les pieds de ses disciples ; la Cène légale achevée, il leur livre son corps et son sang, sous les espèces du pain et du vin, et leur annonce qu'il va leur donner la plus grande preuve d'amour qui puisse être, celle de subir la mort pour eux ; priant à haute voix, il leur révèle enfin l'union qu'il rêve de voir établie entre eux et lui : « O Père,

que leurs âmes n'en fassent qu'une ! Comme vous êtes en moi et moi en vous, que tous ne fassent en nous qu'une seule chose !... Qu'ils soient consommés dans l'unité [b] ! »

L'émotion étreint les apôtres. Ils regardent, écoutent, sans comprendre le sens profond de ces actes et de ces paroles. Résolus à suivre leur Maître, ils s'engagent avec lui sur le chemin qui mène au Jardin des Oliviers.

Résolus à le suivre, ils le sont, en pleine sincérité. Pierre n'est-il pas allé jusqu'à dire tout à l'heure : « Quand tous vous abandonneraient, moi jamais [c] ! » Belles paroles, assurément ; mais Jésus en sait exactement la valeur !

Voici, Messieurs, ce qui fait, à bien des égards, le caractère tragique de cette heure. Les Onze, faute de connaître leurs forces, l'exacte mesure de leur amour, se croient prêts à tous les dévouements ; le Sauveur au contraire sait quel écart immense sépare les actes des paroles et des sentiments : de la part de ses intimes il n'attend qu'abandons et reniements.

Qu'auriez-vous fait en de telles circonstances, Messieurs ? — Que de fois, quand nous prévoyons qu'un service demandé nous sera refusé ou sera rendu de mauvaise grâce, nous préférons arrêter les confidences qui se pressaient sur nos lèvres et ne pas même laisser soupçonner nos désirs ! Il nous en coûte trop de constater le peu de générosité dont sont capables ceux qui devraient cependant saisir avec empressement l'occasion de nous venir en aide ; nous aimons mieux souffrir en si-

b. *Jean*, XVII, 21-24.
c. *Matthieu*, XXVI, 33 ; *Marc*, XIV, 29.

lence et conserver vaille que vaille une illusion, en nous disant qu'après tout nous n'avons rien demandé. Jésus eût fait de même assurément, s'il n'eût écouté que sa sensibilité; mais cette conduite nous eût privés des révélations les plus précieuses.

Nous aurions ignoré tout d'abord l'angoisse, la désolation intime de son âme. — Il parlera donc : « J'éprouve, dit-il, une tristesse à en mourir; *tristis est anima mea usque ad mortem*[d]. »

Nous aurions ignoré surtout quelle consolation et quel réconfort peut lui procurer, à pareille heure, même à Lui, l'Homme-Dieu, la compassion qui nous porte à lui tenir compagnie. — Il s'en ouvre donc, au moins à Pierre, à Jacques et à Jean, témoins privilégiés de sa gloire au Thabor. Parler aux autres est inutile; près de ces trois disciples préférés, il semble qu'il puisse au moins risquer une invitation. A l'entrée du Jardin des Oliviers, avant de s'enfoncer dans l'ombre pour sa dernière prière, « Demeurez ici, leur dit-il, et veillez avec moi ! *Vigilate mecum*[e] ! » « Veillez ! » C'est tout ce qu'il leur demande. « Avec moi ! » Quel attrait pour ses amis ! Quelle raison puissante d'accéder à son désir, puisqu'il daigne leur faire entendre qu'il trouve quelque adoucissement à les sentir prier avec lui !

Le voici seul à genoux dans la grotte. Devant ses yeux terrifiés se présente le calice qu'il lui faut boire : flagellation, couronnement d'épines, brutalités des sbires sur le chemin du Calvaire, crucifiement, agonie de trois longues heures. Il frémit : « Père, que votre justice est terrible ! » — Ce

d. Matthieu, XXVI, 38; *Marc*, XIV, 34.
e. Matthieu, XXVI, 38; *Marc*, XIV, 34.

n'est là pourtant que le dessus de la coupe; ce qui reste est plus amer : calomnies, mise en parallèle avec un assassin, Barabbas, accusations d'imposture et de blasphème articulées par le Grand-Prêtre et ses assesseurs : « Père, par pitié, épargnez-moi ! » — Voici la lie : la trahison de Judas, le reniement de Pierre, le lâche abandon de tous ses disciples, symbole et promesse des trahisons, des reniements et des désertions qui l'attendent, au cours des siècles, de la part de ceux qui auront été, comme les Douze, comme Pierre, Jacques et Jean, les privilégiés de son Cœur. C'en est trop ! « Père, Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi[1] ! »

Vous semble-t-il, Messieurs, qu'en classant de la sorte, des plus tolérables aux plus atroces, les épreuves imposées au Divin Maître, je veuille à tout prix soutenir une thèse paradoxale ? — Réfléchissez, je vous prie.

Les fouets, les épines, les clous n'atteignent que son corps. Humiliations et avanies sont autrement pénibles, parce qu'elles attentent à son honneur, bien qu'il soit l'Innocence même, la Sainteté même, bien qu'il ait droit dès lors à tous les respects. Au surplus, rigueurs exercées sur sa chair, accusations infamantes lui viennent, entendez bien, de gens de la part de qui il n'attend rien d'autre : cette valetaille qui va le frapper, il la sait trompée par les princes des prêtres; pharisiens et scribes, il les voit aveuglés par les préjugés et par l'orgueil, entraînés en quelque sorte par une démence collective; si coupables qu'ils soient, certes, toujours est-il qu'aucun d'eux n'a vécu

[1] *Cf. Matthieu*, XXVI, 39; *Marc*, XIV, 36; *Luc.* XXII, 42.

dans son intimité, comme les Douze, qu'à aucun d'eux il n'a révélé, par des attentions de tous les instants, durant trois années, les délicatesses de son cœur. Or, Messieurs, telle est la règle générale que l'expérience de la vie a pu vous apprendre : pour que des coups nous atteignent vraiment au fond de l'âme, il faut que l'affection nous ait rendus sensibles à l'égard de ceux qui nous les portent ; de la part d'étrangers, les pires insultes nous laissent à peu près indifférents ; de la part de nos amis, les moindres manquements nous blessent ; les ingratitudes caractérisées nous ulcèrent. On peut dire, en d'autres termes : les ennemis peuvent bien nous persécuter ; il n'y a vraiment, pour nous faire souffrir, que les amis.

Cette loi est d'une application plus évidente, Messieurs, lorsqu'il s'agit d'âmes plus délicates et plus nobles, c'est-à-dire capables de mépriser les satisfactions que procurent ou l'argent ou les vains honneurs du monde, pour n'attacher de prix qu'à cette chose si pure et si douce qui rend tolérables toutes les pauvretés et tous les oublis, à savoir l'affection de quelques intimes, l'amitié. Or, la richesse et l'honneur, qui donc les méprisait plus que le Christ, surtout venant de Juifs et de Romains dont son regard découvrait les tares les plus secrètes ? Ce trésor de l'affection, qui l'estimait plus que lui, la Charité incarnée ? Qui avait plus fait pour la mériter, ayant vécu trois ans, lui Maître et Seigneur, comme le serviteur de ses disciples, leur ayant révélé, au jour le jour, tous ses secrets !

Voilà pourquoi, alors qu'aucune brutalité des soldats, aucune avanie de ses juges ne lui arra-

chera une plainte, par avance il s'est plaint douloureusement de ses amis. « En vérité, leur a-t-il dit durant le dernier repas qui les réunissait, l'un de vous va me trahir, qui mange avec moi [g]. » Un peu plus tard, un autre soupir lui échappe : « Je serai pour vous tous, cette nuit, une occasion de chute, car il est écrit : je frapperai le pasteur et les brebis se disperseront [h]. » Avec plus de tristesse encore, il dit à Pierre : « En vérité, cette nuit même, avant que le coq ait chanté pour la seconde fois, tu vas me renier trois fois [i]. »

Voilà pourquoi, malgré sa claire prévision de ces indignités, il agit comme s'il pouvait compter sur la fidélité des siens : pour nous apprendre au moins, par ses démarches, les consolations qu'il attendait de leur fidélité et la douleur qu'il éprouve à s'en voir frustré, il s'en vient voir si Pierre, Jacques et Jean soutiennent sa prière désolée, comme il le leur avait demandé. Hélas, il les trouve endormis ! « Ainsi, Pierre, dit-il, vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! » Il s'en retourne, revient encore, comme assuré cette fois de les voir associés à son agonie, constate à nouveau leur indifférence, et s'en va plus attristé que jamais [j]. « Oh là lie de mon calice, Père, pourquoi l'avez-vous faite si amère ! Pourquoi m'avoir donné un cœur si aimant et le torturer de la sorte ? N'était-ce pas assez de me faire trahir par l'un des Douze ? Pourquoi, alors que j'ai cru pouvoir compter au moins sur ces trois privilégiés, permettre qu'ils

g. Marc, XIV, 18; *Matthieu*, XXVI, 21; *Luc*, XXII, 21; *Jean*, XIII, 18.
h. Matthieu, XXVI, 31; *Marc*, XIV, 27.
i. Marc, XIV, 30; *Matthieu*, XXVI, 34; *Luc*, XXII, 34; *Jean*, XIII, 38.
j. Matthieu, XXVI, 40-46; *Marc*, XIV, 37-42.

dorment, quand j'agonise ? Pourquoi permettre qu'ils m'abandonnent tout à l'heure et me renient ? »

C'est la sensibilité humaine, Messieurs, qui parle de la sorte; mais l'âme du Christ perçoit dans la lumière divine la réponse qui lui donne la force de tout accepter : « Pourquoi cela, mon Fils ! Mais précisément parce que les blessures les plus cuisantes sont celles qui viennent des amis, — parce que l'on trouverait votre passion trop douce, si vous étiez soutenu par l'affection de vos intimes, — parce que vous auriez alors moins à souffrir que n'auront à le faire nombre de vos serviteurs, — parce que, si vous ne supportiez ce que l'ingratitude a de plus pénible, vous ne répareriez pas, par un tourment approprié, l'ingratitude souveraine dont les pécheurs m'ont abreuvé depuis l'origine des temps, — parce que, si vous n'étiez capable d'endurer la mort même pour des ingrats, il faudrait dire que votre amour n'a pu atteindre jusqu'à la pureté du mien, qui veut le salut du pécheur malgré la prévision de ses crimes, non pour le retour d'affection que j'attends de lui, mais par pitié pour le châtiment qui le menace. Si vous reculez devant l'épreuve, ce n'est pas la bonté qui l'emporte; c'est la malice de l'homme qui a le dernier mot !

— C'est vrai, Père ! C'est vrai, répond Jésus ! Que votre volonté soit faite et non la mienne ! J'accepte, pour vous plaire, les abandons, les reniements de cette nuit, et les écœurantes ingratitudes qu'ils me promettent pour la suite des âges. Je la boirai, cette lie que m'ont préparée mes amis; je la boirai pour le salut de mes amis ! »

Et le Christ, dont les membres tremblent encore, tant la lutte a été vive, mais dont l'âme déborde d'une indicible force, s'en va réveiller une dernière fois les trois disciples assoupis : « Levez-vous. Voici qu'approche celui qui doit me livrer [k] ! »

II. LE PROCÈS

Pendant que les apôtres dormaient, scribes et pharisiens veillaient.

Leurs émissaires parviendraient-ils à se saisir du Galiléen ? Le verraient-ils au contraire, par quelque prestige ou par quelque stratagème, échapper encore à leur étreinte ? Ils se le demandaient avec anxiété. Sur les murailles du Temple, d'où le regard s'étend sur la vallée du Cédron et sur les pentes voisines, les prêtres qui avaient traité avec l'Iscariote fouillaient la nuit. Vers onze heures, ils avaient discerné à grand'peine, car elle voilait les feux des lanternes, la troupe des valets sortant du faubourg d'Ophel, franchissant le ravin, s'engageant sur le flanc de la colline, puis sous l'ombre des olivaies. Quelques minutes d'angoisse. Bientôt, des lumières brillent au loin, revenant vers la ville et comme agitées par des gens en délire. Le coup a dû réussir ! Une clameur de plus en plus distincte monte de la vallée. Oui, c'est cela ! En toute hâte, on court avertir les sanhédrites : qu'ils s'assemblent pour le procès !

Jésus s'était laissé prendre en effet. De l'écœurement que lui causa le baiser du traître, du reproche affectueux par lequel il essaya, une dernière fois, d'attendrir son âme : « *Amice, ad quid*

k. Matthieu, XXVI, 46; *Marc*, XIV, 42.

venisti! Mon ami, pour quelle besogne tu viens ici[l] ! », pourquoi vous parlerais-je, Messieurs, et pourquoi vous parler davantage de l'apôtre Pierre répondant à une servante qui l'interpelle : « Mais toi aussi, tu étais de ses disciples ! — Moi, je ne connais pas cet homme[m] » ? Vraiment, Pierre, tu ne le connais pas, toi ! Ces marchés, ces reniements, est-il nécessaire d'expliquer ce qu'ils ont d'odieux ? Ne serait-ce pas vous faire injure que d'avoir l'air de vouloir vous prouver le mépris que méritent traîtres et renégats ?

Mieux vaudra, ce semble, considérer deux fautes commises par les amis de Jésus : l'abandon dans lequel tous le laissent, la fausse compassion que certains lui témoignent.

Et d'abord, traîné de tribunal en tribunal, de celui d'Anne à celui de Caïphe, en pleine nuit, puis, à l'aube, devant Caïphe et les sanhédrites, de là devant le procurateur de Rome, puis à la cour d'Hérode et de nouveau devant Pilate, Jésus doit se présenter seul devant ses juges. En un sens, c'est parce qu'il est seul qu'il est condamné, de telle sorte que la responsabilité de sa mort, pour une très large part, retombe sur tous ceux dont la place, à pareille heure, était à ses côtés, au premier chef par conséquent sur ses apôtres, sur ses amis.

La responsabilité de sa mort, ai-je dit. Oui, Messieurs. Pour empêcher en effet les grands attentats, il n'est que deux choses : la force ou l'évidence du droit. Or, en abandonnant dans l'épreuve ce Jésus qu'ils devaient soutenir, ses amis

l. Matthieu, XXVI, 50; *Luc*, XXII, 48.
m. Matthieu, XXVI, 69-75; *Marc*, XIV, 66-72; *Luc*, XXII, 55-62; *Jean*, XVIII, 15-18, 25-27.

le mettent dans un état de faiblesse qui encourage toutes les audaces; ce qui est plus grave, leur lâcheté autorise même à douter de la justice de sa cause.

La force, qui donc ose la braver en face ? Les plus pervers calculent les risques; à défaut d'équité, la crainte au moins les retient; jamais ils n'oseront porter la main sur un homme qu'ils sentent appuyé par des amis résolus. Aussi scribes et pharisiens s'étaient-ils dit, rapporte l'Evangile : « N'allons pas l'arrêter un jour de fête ! Une sédition populaire pourrait se déclarer en sa faveur [n]. » A huit jours des ovations triomphales qui venaient de saluer l'entrée du Christ à Jérusalem, le conseil pouvait paraître sage. Parmi ce million de Juifs venus pour assister à la Pâque, des milliers et des milliers l'avaient acclamé Fils de David, roi d'Israël. Qu'ils se montrent, qu'ils parlent, rien ne se fera contre Jésus. Mais quand Judas a proposé de le livrer juste à cette date, des gens ont dû se trouver là pour observer : « Ne craignez rien ! Nous savons ce que valent ces ferveurs religieuses. Osez ! Frappez ! Cette foule d'amis et de disciples se dissipera comme une volée de passereaux. Quoi qu'il en semble, c'est la faiblesse même que vous avez devant vous ! » Ces pervers ont dit vrai. Personne ne s'est déclaré pour le Christ. Lorsqu'on l'interroge sur ses disciples, puisque, selon toute apparence, il n'a pu ni les convaincre de sa mission, ni s'en faire aimer, il n'a qu'à baisser la tête. Seul, il est perdu.

Un écroulement si rapide de sa popularité fournit d'ailleurs à ses ennemis l'ombre de justifica-

n. *Matthieu*, XXVI, 5; Marc, XIV, 1-2.

tion qu'ils peuvent souhaiter. « Que cet homme soit le Messie, pensent-ils, allons donc ! Serait-il de la sorte à la merci de qui veut l'insulter, s'il était l'envoyé de Dieu ! » — « Roi d'Israël ce pauvre hère, estime pour sa part Hérode ! Roi sans royaume, sans armée, sans sujets, sans amis ! Ce n'est qu'un fou ! Passez-lui, au lieu de la pourpre, la robe blanche ! »

Voici peut-être la parole la plus révélatrice de cet état d'âme. Lorsque Jésus, dans un tête à tête de quelques instants, déclare au procurateur : « Tu l'as dit, je suis roi. C'est pour cela que je suis né, pour cela que je suis venu en ce monde : pour rendre témoignage à la Vérité ! », devant cet homme dont la sainteté le trouble et dont l'abandon l'étonne, Pilate hoche la tête et murmure pour toute réponse : « Oh la Vérité ! Qu'est-ce que la Vérité ? *Quid est veritas* [o] ? »

Ce que c'est que la Vérité, Messieurs ? — Voulez-vous que je vous le dise ? La Vérité, c'est l'idée, c'est la cause qui fait des convaincus, c'est-à-dire des gens capables de sacrifier pour elle tous les avantages et la vie même, pour lui demeurer fidèle et pour rester fidèle à ceux qui la représentent. La Vérité, c'est ce pour quoi on résiste à toutes les violences, on accepte tous les sacrifices, ce pour quoi on se fait tuer. Ce n'est pas ainsi que la définissent les philosophes. Il importe peu. Peu de gens arrivent au vrai par des études abstraites ; mais tous portent en eux une certaine rectitude naturelle qui ne leur permet pas d'errer du tout au tout. Seulement, par quelque voie que leur arrivent des notions plus nettes du Vrai, du Beau et

o. *Jean*, XVIII, 38.

du Bien, la plupart des hommes sont trop faibles pour en faire la règle de leur vie, à moins qu'elles ne leur soient imposées en quelque sorte, non pas précisément par une prédication habile ou véhémente, — l'éloquence, hélas, se rencontre au service de toutes les thèses ! — mais par l'exemple de vies immolées au culte d'une idée. Tant qu'une formule ne peut faire valoir en sa faveur que des arguments, elle reste sans emprise sur les âmes; les raisons qui la justifient retiennent à peine l'attention. Pour qu'elle triomphe, il lui faut en outre trouver des hommes qui la traduisent en actes, sans faiblesse, dans le détail de leur conduite. Voilà pourquoi le plus brillant des apologistes de l'Eglise grecque, le plus éloquent de ses orateurs ne craignait pas d'attribuer la stérilité relative de la prédication chrétienne à la légèreté, à la mondanité, au paganisme pratique des chrétiens de son temps. Ecoutez ces paroles, Messieurs, car elles vous dénonceront à vous, chrétiens du XX[e] siècle, la lourde part de votre responsabilité dans l'incrédulité de ceux qui vous entourent. « Il n'y aurait pas de païens, disait saint Jean Chrysostome, si nous nous étions chrétiens[p] », c'est-à-dire si nous vivions vraiment selon les lois de cet Evangile dont nous disons qu'il est la Vérité. Les arguments décisifs, nous les avons à notre service; mais ce qui porte les incroyants à se dispenser même de les étudier, c'est que, au lieu de vivre comme nous devrions vivre, nous vivons à peu près comme eux, avides de jouissances comme eux, opportunistes ou arrivistes

p. *Sur la* 1re *épître à Timothée*, homélie x, édit. Migne, t. lxii, col. 551.

comme eux; c est que, au lieu d'être où nous devrions être, à côté du Christ, chaque fois que ses intérêts sont en cause, nous l'abandonnons comme les Douze, au moindre danger qui nous menace, pour ne point dire à la moindre gêne. La Vérité, ces formules accommodantes à tous les compromis! Non pas! Une mode, ou un rêve, dont on peut se désintéresser, puisque, au témoignage de ceux même qui s'y complaisent, ils ne valent pas un sacrifice!

Ainsi pensent, Messieurs, nombre de nos contemporains. Ainsi pensèrent, au jour de la Passion, les juges du Sauveur. Si répréhensibles qu'ils soient, ne devons-nous pas convenir loyalement qu'en fait l'objection la plus capable d'amener les uns et les autres à douter de la mission du Christ, c'était, c'est encore, la conduite de ses disciples?

Abandonné par les siens, Jésus est condamné à la flagellation d'abord, puis à la crucifixion. Il accepte. Lui du moins rendra témoignage à la Vérité, tant qu'il restera dans ses veines une goutte de sang.

La cohue qui se produit à cette heure, les scènes répugnantes qui se déroulent dans les ruelles d'Acra, la ville basse, les injures les brutalités auxquelles s'abandonnent sur lui la soldatesque et la populace déchaînées, vous pouvez les deviner. Il est inutile de les décrire: la divine victime nous intéresse, non ses bourreaux.

Regardez ce visage, maculé de crachats et de sang. Il est horrible à voir. Quelle beauté pourtant dans ces lèvres obstinément fermées aux reproches comme aux plaintes! Quelle beauté dans ces

yeux qui semblent, de temps à autre, implorer du Ciel la force de pardonner encore et d'aimer quand même !

Par trois fois, Jésus tombe épuisé. A la dernière chute, les soldats comprennent qu'il est indispensable de l'aider. Ils cherchent autour d'eux un homme de peine. Pierre, Jacques, Jean, voici le moment de vous présenter ! Hélas, Messieurs, les Douze, à cette heure, sont introuvables ! Il faut faire appel à un étranger qui passe, Simon de Cyrène [q].

Cependant, mêlées au cortège, des femmes s'apitoyent à haute voix sur le condamné ; *plangebant et lamentabantur*. Leurs lamentations parviennent jusqu'à ses oreilles : « Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes et sur vos enfants... car si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois desséché [r] ? »

Ces paroles, ne vous semblent-elles pas bien sévères, Messieurs, notamment par la comparaison qu'elles établissent entre le bois vert, le Christ, et les sarments desséchés, ces juives et leurs enfants ? Ne vous paraissent-elles pas d'autant plus dures qu'elles s'adressent à des femmes assez courageuses pour donner libre cours à l'expression de leurs sentiments, quand les hommes se cachent ou se taisent ? — Sévères et dures, elles le sont, de toute évidence, mais de cette dureté qu'expliquent la conviction la plus vive et l'affection la plus éclairée. Comprenez en effet toute la peine du

q. *Matthieu*, XXVII, 32; *Marc*, XV, 21; *Luc*, XXIII, 26.
r. *Luc*, XXIII, 27-31.

Sauveur et pourquoi il devait prévenir une illusion trop fréquente.

Voyant Jésus couvert de sang, brutalisé par ses bourreaux, des personnes sensibles sont émues jusqu'au fond des entrailles; elles pleurent. Le beau mérite, en vérité! Pour éprouver ces émotions, ne suffit-il pas d'avoir un cœur de chair? Excusez-moi de le dire: on aurait pitié d'un animal qu'on verrait traité de la sorte. Mais le supplice de l'Homme-Dieu permet-il qu'on s'arrête à cette compassion stérile? Jésus le laisse entendre clairement: dans les décrets éternels, ces atrocités ont été permises pour servir d'exemple; elles préfigurent le châtiment prochain de Jérusalem et les rigueurs plus terribles de la géhenne où devront être jetés l'ivraie et le bois mort; expiation adoucie du péché, pour les pénitents, elles sont l'image des répressions éternelles, pour les obstinés. Dès lors, s'apitoyer sur l'Agneau de Dieu sans détester le péché qui a rendu sa passion nécessaire, sans travailler à extirper de son propre cœur tout désordre, est-ce autre chose que déplorer l'effet et maintenir la cause? Ce serait dérision, si l'on s'en rendait compte; c'est tout au moins, dans le cas contraire, d'un illogisme navrant, puisque le sang du Sauveur reste versé en pure perte, faute de décider les âmes à la conversion. Aussi, Jésus proteste-t-il: « Ne songez pas aux souffrances que j'endure, dit-il, mais à celles qui vous menacent; ne pleurez pas sur moi, mais sur vous! » Comme il reprend ces femmes, parce qu'il les aime plus et mieux qu'elles-mêmes ne s'aiment, il leur dénonce en outre leurs obligations de mères, parce qu'il aime leurs enfants d'un amour plus maternel que

le leur : « Femmes, pleurez sur vos fils ! » C'est dire, en somme : « Vos larmes me font mal, si elles s'arrêtent à mes tortures. Si vous avez compris pourquoi j'endure cet enfer d'un instant, mères, ne vous donnez aucun repos que vous n'ayez écarté de votre progéniture, en la ramenant au devoir, la colère du Souverain Juge ! Je suis le bois vert ; prévoyez comment sera traité le bois mort ! Loin de me consoler, votre compassion me déchire le cœur, si elle ne va jusqu'à assurer le salut de ceux pour qui je meurs ! »

Ah ! Messieurs, il a dû en coûter au Christ de donner cette leçon à des femmes en pleurs, les seules qui eussent le courage de se déclarer pour Lui ; mais pouvait-il la retenir sur ses lèvres, s'il avait conscience de mourir à cause du péché et pour les pécheurs ? « L'amour, dit le Cantique des cantiques, est fort comme la mort ; *fortis est ut mors dilectio*[s]. » Jésus, par amour, se livre au supplice et, dans les bras même de la mort, utilise le dernier souffle qu'elle lui laisse pour crier à ceux qu'il aime : « Oubliez-moi ; pensez à vous ! Pleurez vos péchés ! »

Des reniements réitérés dans les termes les plus odieux, — un abandon général, qui porte les faibles et les pervers à douter même de sa mission, — une compassion toute humaine, que pourrait attirer sur soi le plus criminel des criminels, — voilà ce qu'offrent au Christ, à cette heure, ses lamentables amis. Le dégoût ne devrait-il pas le porter à dire, lui aussi, ce que nous sommes si prompts à dire, en présence de la légèreté et de l'ingratitude : « Il est écœurant de se dévouer pour

s. *Cantique*, VIII, 6.

de pareilles gens ! C'est assez fait ! Je renonce à me soucier d'eux. » Oui, Messieurs, Jésus en fût venu là, sans doute, s'il avait été ce que nous sommes ; mais, pour lui, il est d'un attrait irrésistible de réaliser, pour la gloire de son Père et pour le salut des âmes, ce dont aucun amour humain ne serait capable. Il regarde le Ciel, puis, à quelques centaines de mètres, la colline du Golgotha et, autant qu'il le peut faire, il affermit son pas.

III. LES DERNIERS INSTANTS

Le messie qu'ils abhorraient avait donné de telles preuves de sa puissance que, jusqu'au dernier moment, ses ennemis se demandaient avec angoisse s'il n'échapperait pas de leurs mains. Mais voici qu'on cloue ses membres sur le bois ; bientôt la croix se dresse entre ciel et terre. C'est alors une explosion de joie, un débordement d'injures, tout au moins de la part du menu peuple, des scribes et des pharisiens. Les grands chefs, qui ont tout conduit, savent mieux ce qui convient à la sainteté de leurs fonctions : composant leur attitude, ils se contentent de savourer en silence un triomphe inespéré. Hypocrites !

La crucifixion avait eu lieu vers midi. Sous les yeux de la victime, les bourreaux se disputent ses vêtements ; un coup de dés les met d'accord ; ils se retirent. Peu à peu les insulteurs se lassent et s'en vont. Quelques soldats restent seuls près de la croix.

Le silence n'est coupé que par les gémissements des deux larrons. Une obscurité épaisse s'est répandue sur la contrée. Le peuple s'effraie dans

Jérusalem, les gardes au Golgotha. Qu'est-ce donc ? — C'est le deuil de la nature après le grand forfait, la pause solennelle qui marque dans l'histoire la fin d'une période, comme aux origines, lorsque régnaient sur les abîmes les ténèbres et le silence, avant que la voix du Créateur tirât les mondes du chaos.

Lentement, le sang du Sauveur s'écoule. Cependant son cœur bat encore. C'est sur lui que doit se porter toute notre attention.

Un sentiment de haine ou de vengeance y aurait-il quelque place ? — Non ! Non ! Ne le pensez pas ! « Père, murmurait-il, il y a quelques instants, pardonnez-leur; ils ne savent pas ce qu'ils font[1] ! »

Laissez-moi développer et préciser cette prière, Messieurs. « Pitié, mon Dieu, pour ces forcenés, légionnaires de Rome et valets du Temple, dont la main s'est appesantie sur moi, parce qu'on leur a dit que j'étais un malfaiteur et qu'ils l'ont cru ! Pitié pour ces enfants, pour ces ouvriers qui me blasphèment, qui prendront plaisir à briser les calvaires, parce qu'on leur a menti sur moi ! Pitié pour les victimes d'une fausse science, parce qu'ils ne sauront de moi que ce qu'en disent leurs maîtres, les Celse, les Porphyre, les Voltaire et les Renan ! Pitié pour ces maîtres eux-mêmes, que leur folie empêchera de prévoir les rigueurs de votre colère ! Pour réparer leurs fautes, petites ou grandes, j'offre mon sang ! »

Mais plus miséricordieuse, plus évidente est la charité dont le Sauveur enveloppe tous les hommes sans exception, plus atroce est la souffrance

1. *Luc*, XXIII, 34.

que lui occasionnent, précisément, en ces derniers instants, ceux qu'il a chéris entre tous.

Ce qui s'impose en effet à lui, à l'évidence, c'est l'échec presque absolu de ses prévenances et de ses délicatesses. A aucun moment, certes, il ne s'est fait illusion sur la générosité de ceux pour qui il se dévouait ; mais, à cette heure, lorsqu'il contemple du haut de son gibet la plaine vide qui s'étend devant lui, quelle amertume ne doit-il pas ressentir ! Tous ceux qu'il avait obligés, tous ses familiers surtout devraient être près de lui. Quelles protestations de fidélité il avait entendues ! D'aucuns n'avaient-ils pas dit, dans un moment de ferveur : « Allons et mourons avec lui [u] ! Avec vous, je suis prêt à affronter la prison et la mort [v] ! » Propos d'enfants, amour pour rire, puisqu'il a suffi d'une rafale de vent pour que tout soit oublié ! Seules, quelques femmes l'ont suivi jusqu'au Golgotha ; quant aux hommes, — comptez-bien, Messieurs, — un seul, un : l'apôtre Jean. Leur place cependant était bien auprès du Maître, puisqu'il s'agissait, à cette heure, non des fadaises de la sensiblerie ou de la dévotion, mais d'opprobres à partager et de coups à recevoir. Hélas, l'amour « fort comme la mort » n'a pas encore enfoncé ses racines dans leurs âmes ! La preuve est faite et faite pour tous les temps. Aux jours de triomphe, comme en celui des Rameaux, les hosannah retentiront ; des foules se presseront dans les temples. Que le vent vienne à changer, le Christ cloué sur la croix de l'autel se retrouvera seul avec quelques adorateurs si rares, en quel-

u. Jean, XI, 16.
v. Luc, XXII, 33.

ques régions, qu'on aura trop de doigts aux deux mains pour les compter ! Oh que les épreuves sont nécessaires à l'Eglise ! Remarquez-le bien, Messieurs : elles ne changent pas les cœurs ; mais elles leur donnent l'occasion de contrôler, de mesurer le sérieux de leurs affections. Les paroles, les sentiments prêtent à illusion : nul n'est sûr d'aimer tant qu'il n'a pas souffert. Que de révélations humiliantes de telles occasions apporteraient sans doute à chacun de nous ! Pour Jésus, le spectacle qu'il a sous les yeux et cette claire prévision de tous les siècles sont écœurants.

Voici plus pénible encore, parce qu'une telle conduite manifeste non seulement l'ingratitude des siens, mais une méconnaissance totale de sa miséricorde infinie.

Au soir de la Cène, le Sauveur avait dit à ses apôtres : « L'un de vous me trahira... celui qui, dans ce moment même, porte la main dans le plat avec moi[x]. » Cet homme, dont le nom sert depuis à désigner tous les traîtres, c'était Judas. Croyez-vous, Messieurs, que Jésus, vendu par lui, nourrît à son égard quelque rancune ou même se désintéressât seulement de son sort ? — Un sentiment de rancune dans le cœur du Christ ! Autant dire qu'on peut découvrir au centre d'un bloc de cristal une scorie, dans une fournaise un fétu de paille que la flamme n'ait pas consumé. Un seul pécheur, si abominables que soient ses crimes, exclu de l'amour de Jésus ! Ecoutez bien cette protestation, Messieurs ! Ici le texte de l'Evangile est muet ; cependant, j'en prends Dieu à témoin,

x. *Matthieu*, XXVI, 21-25 ; *Marc*, XIV, 18-21 ; *Luc*, XXII, 21-23 ; *Jean*, XIII, 18-30.

admettre pareille pensée, ce n'est pas seulement une aberration; c'est, en toute vérité, une abomination. J'affirme, j'atteste que, jusque dans les affres de son agonie, Jésus a prié pour Judas et que la plus vive souffrance qu'il ait éprouvée fut causée par son désespoir.

Pourquoi, Messieurs? Parce que le Sauveur avait apprécié ses rares qualités, l'ayant choisi pour une charge de confiance: la garde de la bourse commune et le soin de ses pauvres, — parce que, voyant la pente sur laquelle il glissait, il l'avait entouré, durant trois ans, de soins plus assidus et plus délicats, — parce qu'il l'avait aimé enfin et qu'il suffit, lorsque l'affection est désintéressée, d'avoir laissé son cœur s'éprendre d'un autre pour ne pouvoir l'oublier. Aussi, sa prière se fait-elle suppliante: « Père, je la veux cette âme; donnez-la moi, comme vous m'avez donné celle de Pierre, celle des Douze, qui pleurent actuellement leur lâcheté! » Par sa grâce, il interpelle Judas au fond du cœur: « Ami, n'ai-je pas dit qu'il fallait pardonner soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire toujours? Ne te souviens-tu ni de l'enfant prodigue, dont le chef de famille fête le retour, ni de la brebis infidèle, que le bon pasteur ramène au bercail en la portant sur ses épaules? En parlant de la sorte, je pensais à toi! » Si le traître, Messieurs, eût écouté cette voix intérieure, aujourd'hui, comme nous dressons des autels à Pierre, à Jacques, à tous les apôtres, nous honorerions « saint Judas ». Mais, à l'égard des avances les plus pressantes de Dieu. l'homme reste libre. L'Iscariote s'est refusé à la démarche décisive: « Maître, pardonnez-moi, parce que j'ai

beaucoup péché ! » Et voilà la blessure la plus douloureuse que le Christ ait ressentie. Lorsqu'il voit le coupable s'enfoncer dans son désespoir, préparer le lacet fatal et se pendre : « Perdues, gémit-il, mes peines et mes délicatesses ! Je suis resté, pour ce malheureux, un homme vindicatif comme les autres, un inconnu ! A mon amour sans bornes il n'a rien compris ! »

Ah ! Messieurs, il est parmi vous des chrétiens d'une admirable générosité ; je le sais à n'en pouvoir douter ; mais peut-être aussi en est-il, à l'insu de tous, de très coupables. Eh bien, eussiez-vous, après des années de fidélité et des grâces de choix, vendu le sang du Christ, rappelez-vous, je vous en conjure, qu'il reste des prêtres pour vous pardonner en son nom, des prêtres pour vous serrer sur leur poitrine avec la joie du Bon Pasteur étreignant la brebis infidèle. N'ajoutez pas à vos torts la seule faute qui soit irréparable, après l'endurcissement volontaire : celle de douter de la miséricorde de Jésus ! Pour les Judas eux-mêmes, à la seule condition de faire appel à son amour, il reste une place sur son cœur, aujourd'hui même, et à tout jamais, dans les cieux.

La peine causée au Sauveur par ces désertions et ces désespoirs dont son œil discerne, du haut de la Croix, l'interminable série, cette peine fut si vive que son Père semble avoir voulu l'adoucir par la vue de quelques héroïsmes et de conversions inespérées. Près de son gibet se serrent quelques femmes et cette mère incomparable qui trouva le moyen de le rejoindre, dès qu'elle apprit sa condamnation et, jusqu'à son dernier soupir, se tint debout près de lui. Un de ses disciples au moins se

laissa entraîner par cet exemple, celui qu'il préférait et que, pour cette raison même, Marie préférait : saint Jean. Et voici qu'à cette heure sanglante des amis se déclarent qui jusque là s'étaient dissimulés : Nicodème et Joseph d'Arimathie. Recevez, ô Maître, ces quelques gouttes de rosée sur vos lèvres ardentes et mourez en paix ! Ni votre souvenir, ni votre œuvre ne sauraient périr, parce que, quelques conjurations que l'enfer ourdisse contre vous, quelques trahisons que votre Eglise doive encore connaître, en tout temps il se trouvera au moins quelques fidèles pour se tenir debout près de votre croix, avec votre mère, avec Jean, avec Madeleine, et parce que l'excès même des attentats, s'il en est besoin, ouvrira les yeux de ceux qui hésitaient à se déclarer pour vous. Celui qu'on poursuit d'une telle haine, celui qui suscite de tels dévouements ne peut être que le Fils de Dieu !

CONCLUSION

Au terme de ce discours, vous comprenez mieux sans doute, Messieurs, le redoutable privilège de ceux qui ont bénéficié dans une mesure plus large des bienfaits du Sauveur et qu'il a admis plus avant dans son intimité : c'est de pouvoir lui porter des coups plus douloureux. Il n'est pas, en effet, de bourreau comparable à un ami, parce qu'il n'est pas de sa part de blessure qui s'arrête à l'épiderme ; du premier coup, s'il manque aux devoirs sacrés de l'affection, il vous atteint, comme la lance du soldat, droit au cœur.

Voilà pourquoi nous n'avons parlé, ce soir, ni

de Pilate, ni d'Hérode, ni des pharisiens, ceux-ci aveuglés par leur orgueil et par les préjugés de leur secte, ceux-là enveloppés par les mensonges de leur cour. A plus forte raison, nous sommes-nous abstenus d'invectiver contre ces soldats du prétoire et ces valets du Temple excusables après tout d'avoir cru coupable celui que leurs maîtres avaient condamné. De ces gens d'ailleurs, aucun n'avait profité des miracles du Christ, aucun n'avait, comme Judas le traître, comme Pierre le renégat, comme les apôtres et tant d'autres disciples, joui de sa familiarité. Judas, Pierre, les apôtres, les disciples, voilà les amis. Voilà ceux dont le Sauveur a le plus souffert.

Or, Messieurs, amis de Jésus, privilégiés de sa grâce, vous l'êtes assurément. Voyez donc ! Parmi ces millions d'hommes qui s'agitent dans Paris combien de milliers, dans notre France combien de millions ne sont pas baptisés ! Combien, l'ayant été, entraînés ensuite par l'incrédulité que colportent l'école, l'usine, la presse, en sont venus à ignorer la foi de leur baptême autant que l'ignorent des millions de bouddhistes, de confucianistes, de mahométans ou d'idolâtres ! Pour vous, la lumière de l'Evangile a éclairé vos esprits. Bien plus, par l'Eucharistie, Jésus vous a nourris de sa chair et de son sang. Quelle marque d'intimité plus inouïe ! N'en eussiez-vous bénéficié qu'une fois, aux jours de votre enfance, rien, rien ne vous permettait de l'oublier. Pour beaucoup d'entre vous d'ailleurs, cette faveur s'est renouvelée bien souvent. Comprenez dès lors comment s'adresse à vous, de façon toute spéciale, cette plainte navrée du Psalmiste : « Si mon ennemi s'était dressé

contre moi, j'en aurais pris mon parti; mais vous qui partagiez avec moi les douceurs de ma table[y] ! »

Vous reprocher à tous des lâchetés et des trahisons, grâce à Dieu, je n'y puis songer; mais ne dois-je pas vous rappeler à tous ce que Jésus attend de votre part et ce qu'il souffrirait, grandes ou petites, de vos infidélités ?

Parce que vous approchez de la Table Sainte, on vous appelle parfois, avec mépris, des « communiants », comme pour faire entendre que, cette pratique mise à part, rien ne vous distingue des autres hommes : « Un rite, une habitude, disent vos censeurs; rien d'autre ! Dans la vie journalière, mêmes manquements à la charité, à la justice, — si l'on scrute quelque peu, même luxure, mêmes tares ! » — Ah ! que les incroyants auraient raison de se scandaliser, si leur accusation était fondée ! Croire qu'on doit à une illumination du ciel ces convictions qu'on nomme la foi, croire que toutes les injonctions de la loi morale répondent à une volonté formelle de Dieu et de son Christ, croire que, pour réparer ces offenses, Jésus a souffert les tortures du Calvaire, croire qu'il vous admet par la communion à la participation de son corps et de son sang et vivre comme tout le monde, ne serait-ce pas une inconséquence propre à faire douter du sérieux de ceux qui l'admettent, à moins qu'on ne se décide à formuler contre eux l'accusation plus injurieuse de manquer de cœur !

Soyez des communiants, Messieurs; mais n'oubliez jamais quelles obligations vous impose la

y. Psaume LIV, 13-14.

prédilection divine dont vous êtes l'objet entre des millions d'autres hommes. N'oubliez jamais le scandale que vous causeriez en manquant à vos devoirs et que vos regards, s'il se peut, ne se portent jamais sur le Sauveur crucifié, sans que vous entendiez retentir de ses lèvres ces paroles qui vous dictent votre conduite : « Je supporterais tout des autres ; mais de votre part, oh mes amis, de votre part ! »

JOUR DE PÂQUES

Allocution à la communion des hommes

Les grandes consolations de la vie

Et nos cognovimus et credidimus charitati quam habet Deus in nobis.

Nous aussi, nous avons compris l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru.

I *Jean*, IV, 16.

Concevoir un état de choses d'où serait bannie toute souffrance, vous n'en doutez pas, Messieurs, ce ne peut être qu'un rêve d'enfant. Les abus que nous constatons dans les sociétés modernes seraient-ils réformés, sans exception, les conditions d'existence les plus favorables seraient-elles réalisées une bonne fois, partout et pour tous, nous serions encore obligés, ne serait-ce que pour nous comporter en hommes raisonnables, de refréner certains désirs de jouissance, de surveiller les mouvements de notre cœur et parfois de nous faire violence; la mort, la terrible mort, en nous séparant de nos intimes, nous arracherait encore des larmes; des épreuves multiples nous viendraient des négligences, des maladresses et des vices de ceux qui nous entourent : des êtres libres, en

mésusant de leur liberté, forcément se gênent et se meurtrissent les uns les autres.

Ces maux, que nous ne pouvons abolir, est-il possible du moins de leur enlever ce qu'ils ont de pénible ? Est-il possible de les transformer pour une large part en joies ? — Oui, Messieurs, oui, en modifiant seulement notre manière de les envisager.

Quelques mots, je l'espère, me suffiront pour en convaincre des chrétiens comme vous.

Le Sauveur, dans son Evangile, a comparé la vie au labeur que fournissent des serviteurs dans le champ d'un père de famille [a]. Or, veuillez le remarquer : en pareil cas, pour tous les ouvriers, les occupations sont à peu près identiques ; par contre, les fatigues et les peines varient selon les idées qui dirigent leur conduite ; ces idées les abattent en quelque sorte ou les soulèvent ; elles les remplissent de tristesse ou d'allégresse.

Si quelques-uns d'entre eux, par exemple, sont appliqués à défricher la terre en expiation d'une faute passée, le travail leur est odieux Il devient au contraire tolérable, voire agréable, pour leurs compagnons engagés à la journée ou au mois, parce qu'ils ont l'assurance de recevoir un juste salaire. Vous considérez-vous comme des forçats, Messieurs ? Pas un d'entre vous n'y songe, assurément. Le monde n'est pas régi par une nécessité aveugle ; Dieu n'est pas un garde-chiourme tyrannique et brutal, mais un maître équitable et bon. Regardez-vous donc à tout le moins comme des mercenaires et soutenez votre courage en songeant aux récompenses à venir : il n'est pas

a. *Matthieu*, xx, 1-16.

une goutte de vos sueurs, à plus forte raison pas une de vos larmes qui ne doive être payée, je ne dis pas à prix d'or, mais de façon plus généreuse encore. Saint Paul l'affirme : « *Non sunt condignae passiones hujus temporis ad futuram gloriam quae revelabitur in nobis;* il n'y a pas de proportion entre les épreuves d'ici-bas et la gloire qui doit se manifester un jour en chacun de nous [b]. » Pareille assurance, certes, peut vous inspirer plus que de la résignation : de l'énergie, de l'enthousiasme, puisque les peines d'aujourd'hui ne font que présager les joies de demain.

La foi pourtant vous propose mieux encore. Les plus vives consolations qu'elle vous apporte et sur lesquelles je vais insister, les voici.

Dans le champ dont nous parlions à l'instant, voyez, je vous prie, les propres enfants du maître. N'ont-ils pas plus de cœur à l'ouvrage, par le seul fait qu'ils se savent dirigés par un homme dont ils connaissent la prudence et l'affection, d'un mot, par un père, leur père ? Même s'ils n'en saisissent pas toujours les motifs précis, ils ne doutent pas que chacun de ses ordres ne soit inspiré par la bonté. Dès lors, ce leur est un plaisir de l'exécuter sous ses yeux. Vous aussi, Messieurs, croyez à la bonté du maître et du père dont le regard vous suit dans les moindres de vos actions. Croyez à sa bonté, parce que la raison vous le prouve et sa parole vous le confirme : il est la Charité, l'Amour par essence : « *Deus charitas est* [c]. » Croyez en conséquence qu'il règle tout ce qui vous concerne au mieux de vos intérêts, avec plus de sagesse et

b. *Aux Romains*, VIII, 18.
c. I *Jean*, IV, 16.

plus de tendresse que vous ne vous aimez. Croyez-le, même si vous n'arrivez pas à voir, dans telle ou telle circonstance, comment ce peut être vrai. Vous ne pouvez vous tromper.

Imaginez, si vous voulez, un enfant travaillant dans le sillon à longueur de journée, avec cette conviction inébranlable : « Tout ce que mon père ordonne à mon sujet procède de sa bonté », ou protestant comme Job : « Même s'il me réduisait aux affres de la mort, j'aurais encore confiance en lui ; *etiamsi occiderit me, in ipso sperabo*[d]. » Est-il concevable que son père ne s'attache pas à lui avec prédilection ? Eh bien, Messieurs, il est en tout cas inconcevable que Dieu puisse demeurer au-dessous de l'idée qu'on s'est faite de sa générosité. Si par impossible, entendez-bien, par impossible, vous aviez pour votre compte espéré de lui plus qu'il n'avait songé à vous donner, votre foi forcerait son Cœur à vous chérir entre tous, à réaliser vos espérances et à les dépasser.

Savoir qu'on est aimé de Dieu, telle est la première des grandes consolations. La seconde est de savoir, qu'en acceptant de sa main les pires épreuves, on lui prouve efficacement qu'on l'aime. A bien des égards, elle est plus efficace que la précédente.

Qu'un fils travaille dans le champ paternel pour les raisons que nous avons dites, il arrive seulement à se résigner : « C'est dur, gémit-il ; mais, en fin de compte, sûrement c'est pour mon bien ! » Qu'un autre se dépense pour témoigner à son père sa reconnaissance et son affection, il ne songe même plus à lui-même ; la souffrance se présente

d. *Job*, XIII, 15.

à lui comme une occasion ardemment souhaitée de s'acquitter d'une dette, de la dette la plus douce qui puisse être; elle perd pour autant ce qui la rendait pénible; elle apporte un soulagement et une joie.

Laissez-moi, Messieurs, recommander à vos méditations le fait suivant.

Voulant célébrer un sacrifice, David demande à Ornan de lui céder son champ et de lui procurer la victime et le bois. « Que mon seigneur et mon roi, répond Ornan, prenne ce qui lui plaît et agisse comme bon lui semble. Je fournirai le bœuf pour l'holocauste, mes chariots pour le transport, et le froment. Je donnerai tout, de bon cœur! — Non pas, réplique David; non pas! Je paierai le juste prix. Il ne convient pas que je te dépouille de ton bien et que j'offre de la sorte au Seigneur des holocaustes qui ne me coûtent rien! *Non offeram Domino Deo meo holocausta gratuita*[e]! »

Retenez bien l'expression, Messieurs. *Holocausta gratuita!* Des sacrifices aux frais d'autrui, au rabais ou sans se priver soi-même, ce peut être l'idéal pour des âmes incapables de générosité; pour les autres, c'est une dérision. *Holocausta gratuita!* Des sacrifices en somme où l'on ne sacrifie rien! A qui donc pourraient-ils être agréables? A Dieu? Mais peut-il être dupe de cette comédie? A celui qui les offre? Mais il n'y a aucun plaisir à donner dans ces conditions.

Ainsi en jugent toutes les âmes qui brûlent de témoigner à leur Père des cieux et à son Fils mort pour elles, sur le gibet du Calvaire, leur reconnais-

e. II *Rois*, XXIV, 18-25; I *Paralipomènes*, XXI, 18-28.

sance et leur affection. Les banals devoirs de la vie quotidienne leur semblent trop peu de chose : le beau mérite, pensent-elles, de s'abstenir du péché ! *Holocausta gratuita !* Les minimes épreuves qui provoquent les récriminations des tièdes leur paraissent encore trop légères : *holocausta gratuita !* Elles souffrent de n'avoir rien à souffrir. Quand se présentent quelques tribulations exceptionnelles, maladies, contradictions, humiliations, bien qu'elles sentent leur amertume, elles les acceptent avec allégresse, précisément parce qu'elles leur apportent l'occasion tant désirée de prouver un amour véritable, un amour intense, au lieu de cet amour pour rire auquel suffisent les sacrifices qui ne coûtent rien.

Ces sentiments seraient-ils le fait exclusif des saints canonisés ? — Non, Messieurs, non ! Parmi vous, j'ose le croire, plusieurs au moins, beaucoup sans doute en font la règle de leur vie. Autour de vous, bien des âmes trouvent en eux leur force et leur joie, car au milieu de ce monde dont les préoccupations futiles et les basses jouissances sont véritablement une honte, au milieu des demi-chrétiens tout imprégnés encore de son esprit, il est, permettez à un prêtre de l'affirmer en connaissance de cause, à l'honneur du Christ et de son Eglise, il est des vrais chrétiens qui s'abandonnent sans réserve aux suggestions de la grâce. Ceux-là sont les plus heureux. Oui, Messieurs, après la consolation de se savoir aimé de Dieu, il n'en est pas de plus forte que de pouvoir prouver à Dieu qu'on l'aime jusqu'à souffrir, pour son amour, tout ce qui Lui plaira, tant qu'il Lui plaira.

Ces deux consolations, de toute évidence, pré-

supposent une conviction ferme, donc raisonnée, de la bonté infinie. Voilà pourquoi, durant cette retraite, j'aurais souhaité la faire naître ou plutôt la développer en chacun de vous; mais si ma parole n'a pu réussir à vous convaincre, Messieurs, ou si vous avez oublié le détail des arguments que je vous ai proposés, il en est deux qui doivent vous suffire: la Croix et l'Hostie. Si vous les tenez toujours sous vos yeux, si vous vous rappelez sans cesse ces deux faits d'un Dieu mort pour vous, d'un Dieu qui se fait votre nourriture et votre compagnon de tous les jours, jamais, jamais vous ne pourrez douter que vous ne soyez aimés; jamais non plus vous ne pourrez vous contenter de lui offrir en retour des sacrifices qui ne vous coûtent rien.

TABLE DES MATIÈRES

La bonté de Dieu

Pages

LUNDI SAINT : *La plus belle des perfections divines*..... 5

MARDI SAINT : *La bonté de Dieu et la souffrance*..... 28

MERCREDI SAINT : *La bonté de Dieu et le repentir*..... 51

JEUDI SAINT : *L'Eucharistie*..... 70

VENDREDI SAINT : *Les plus cruels des bourreaux*..... 92

JOUR DE PAQUES : *Les grandes consolations de la vie*..... 120

Imp. de la Seine, Montreuil-s/-Bois.

La Librairie PAILLARD

51, Boulevard Raspail, PARIS (VI^e^)

Chèques Postaux 93-44 Paris — Téléphone : Littré 04-29

R. C. Seine 230.894 B

Procure et expédie très rapidement

TOUS OUVRAGES

SOUSCRIPTION AUX ÉDITIONS ORIGINALES

TRAVAUX DE RELIURE EN TOUS GENRES
dans les délais les plus réduits
(Demandez notre Tarif)

Demandez le service gratuit de la liste des livres parus dans le mois

---

LIBRAIRIE-ÉDITIONS

J.-M. PEIGUES

Successeur de A. GIRAUDON

56, Rue Notre-Dame-des-Champs - PARIS

C. C. Postal Paris 736.63

Représentant direct de nombreuses maisons Belges pour leurs Éditions et leurs Revues :

Action Catholique, La Pensée Catholique, Museum Lessianum, La Revue des Communautés, La Revue des Auteurs et des Livres, etc., etc.

La Maison se charge de toutes fournitures de livres, brochures, etc., dans un délai rapide et aux meilleures conditions.

30186